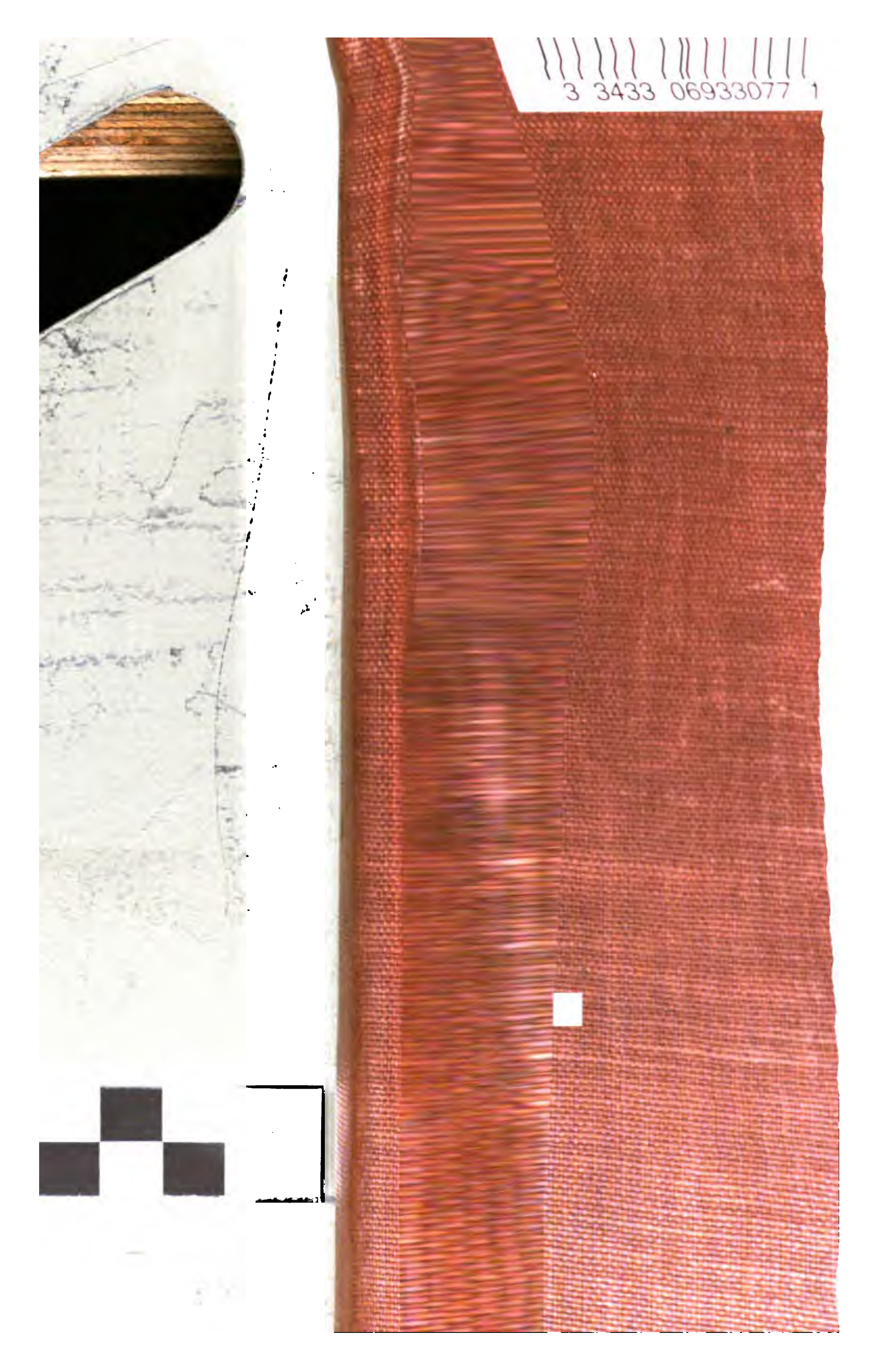
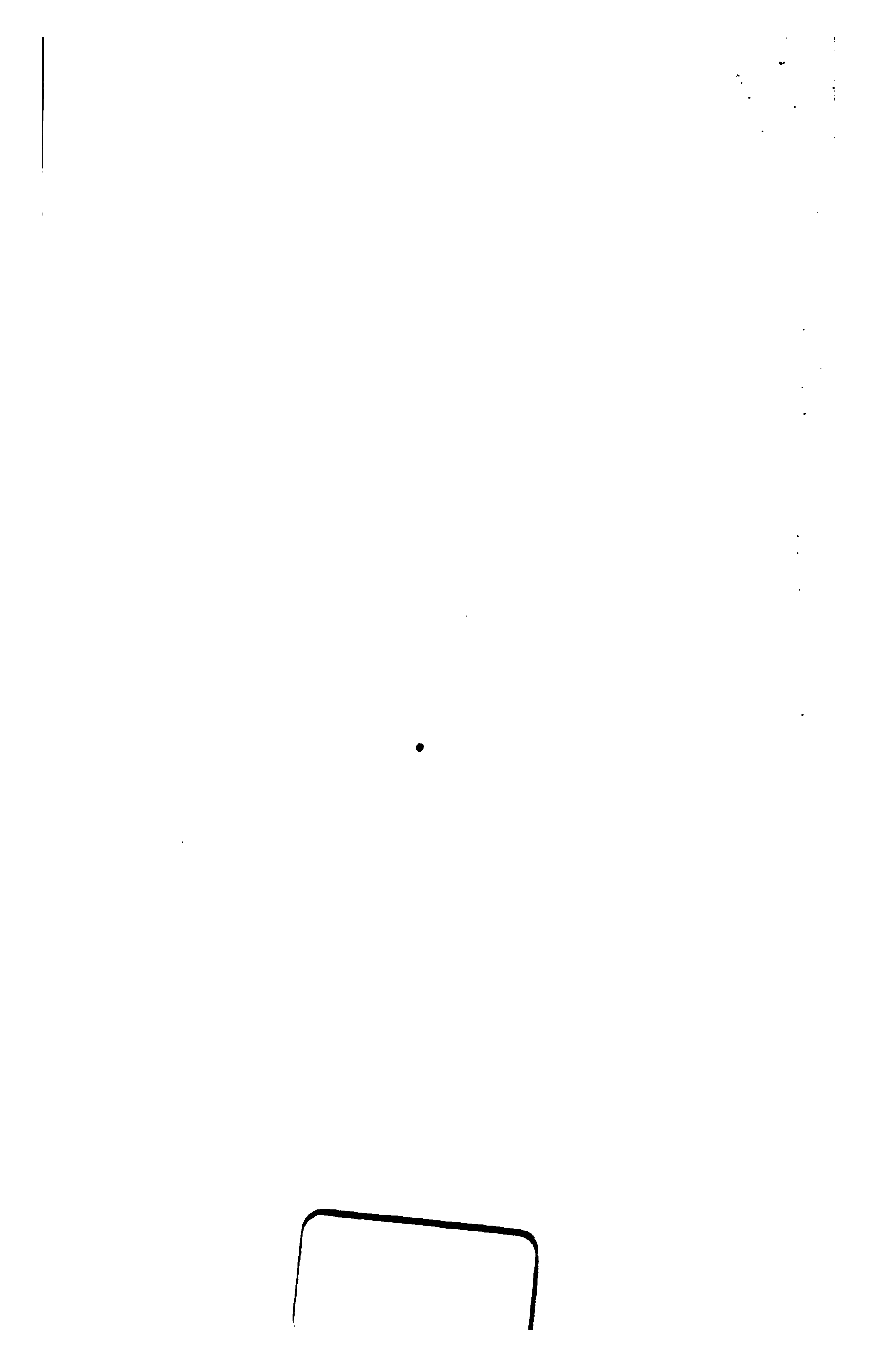

3 3433 06933077 1


3 3433 06933077 1



LETTRES

DE

NAPOLÉON

ET

DE JOSÉPHINE.

EXEMPLAIRE UNIQUE SUR PAPIER DE HOLLANDE, TIRÉ POUR

M. le Chev.er Artaud.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

LETTRES
DE
NAPOLÉON
A JOSÉPHINE,
PENDANT LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE,
LE CONSULAT ET L'EMPIRE;

ET LETTRES
DE JOSÉPHINE A NAPOLÉON,
ET A SA FILLE.

Tome second.



PARIS.
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.
1833.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE SÉJOUR QU'IL FIT A BAYONNE,
EN 1808.

Repair No. 3 4/07

LETTRE CXLIV.

A l'Impératrice, à Bordeaux.

Bayonne, le 16 avril 1808.

Je suis arrivé ici bien portant, un peu fatigué par la route, qui est triste et bien mauvaise.

Je suis bien aise que tu sois restée,

car les maisons sont bien mauvaises ici, et très-petites.

Je vais aujourd'hui aller dans une petite maison, à la campagne, à une demi-lieue de la ville.

Adieu, mon amie; bonne santé.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLV.

A l'Impératrice, à Bordeaux.

Le 17 avril 1808.

Je reçois ta lettre du 15 avril. Ce que tu me dis du propriétaire de la campagne me fait plaisir; vas-y passer la journée quelquefois.

Je donne ordre qu'il soit fait un supplément de 20,000 francs par mois à ta cassette, pendant ton voyage, à compter du 1er avril.

Je suis horriblement logé. Je vais, dans une heure, changer, et me mettre à une demi-lieue, dans une bastide. L'infant Don Charles, et cinq ou six grands d'Espagne, sont ici; le prince des Asturies est à vingt lieues. Le roi Charles et la reine arrivent. Je ne sais où je logerai tout ce monde-là. Tout est encore à l'auberge. Mes troupes se portent bien en Espagne.

J'ai été un moment à comprendre tes gentillesses; j'ai ri de tes souvenirs. Vous autres femmes, vous avez de la mémoire.

Ma santé est assez bonne, et je t'aime

de bien bonne amitié. Je desire que tu fasses des amitiés à tout le monde à Bordeaux ; mes occupations ne m'ont permis d'en faire à personne.

NAPOLÉON.



LETTRE CXLVI.

A l'Impératrice, à Bordeaux.

Le 21 avril 1808.

Je reçois ta lettre du 19 avril. J'ai eu hier le prince des Asturies et sa cour à dîner : cela m'a donné bien des embarras. J'attends Charles IV et la reine.

Ma santé est bonne. Je suis assez bien établi actuellement à la campagne.

Adieu, mon amie; je reçois toujours avec bien du plaisir de tes nouvelles.

NAPOLÉON.



LETTRE CXLVII.

A l'Impératrice, à Bordeaux.

Bayonne, le 23 avril 1808.

Mon amie, Hortense est accouchée d'un fils; j'en ai éprouvé une vive joie. Je ne suis pas surpris que tu ne m'en dises rien, puisque ta lettre est du 21, et qu'elle est accouchée le 20, dans la nuit.

Tu peux partir le 26, aller coucher à Mont-de-Marsan, et arriver ici le 27. Fais partir ton premier service le 25 au soir. Je te fais arranger ici une petite campagne à côté de celle que j'occupe. Ma santé est bonne.

J'attends le roi Charles IV et sa femme.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRES

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE SÉJOUR QU'IL FIT A ERFURT
EN 1808.

LETTRE CXLVIII.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Erfurt, le 29 septembre 1808.

Je suis un peu enrhumé. J'ai reçu ta lettre de Malmaison. Je suis fort satisfait ici de l'empereur et de tout le monde.

Il est une heure après minuit, et je suis fatigué.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

Napoléon.

LETTRE CXLIX.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

Le 9 octobre 1808.

J'ai reçu, mon amie, ta lettre. Je vois avec plaisir que tu te portes bien. Je viens de chasser sur le champ de bataille d'Iéna. Nous avons déjeuné dans l'endroit où j'avais passé la nuit au bivouac.

J'ai assisté au bal de Weimar. L'empereur Alexandre danse; mais moi, non; quarante ans sont quarante ans.

Ma santé est bonne au fond, malgré quelques petits maux.

Adieu, mon amie.

Tout à toi. J'espère te voir bientôt.

NAPOLÉON.



LETTRE CL.

A l'Impératrice, à St-Cloud.

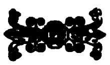
Mon amie, je t'écris peu; je suis fort occupé. Des conversations de journées entières, cela n'arrange pas mon rhume. Cependant tout va bien. Je suis content d'Alexandre, il doit l'être de moi : s'il

était femme, je crois que j'en ferais mon amoureuse.

Je serai chez toi dans peu; porte-toi bien, et que je te trouve grasse et fraîche.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRES

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'ESPAGNE,

EN 1808 ET 1809.

LETTRE CLI.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 3 novembre 1808.

Je suis arrivé cette nuit avec bien de la peine; j'ai couru quelques postes à cheval; je me porte cependant fort bien.

Je vais partir demain pour l'Espagne. Mes troupes arrivent à force.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLII.

A l'Impératrice, à Paris.

5 novembre 1808.

Je suis à Tolosa; je pars pour Vittoria, où je serai dans peu d'heures. Je me porte assez bien, et j'espère que tout cela sera bientôt fini.

Napoléon.

LETTRE CLIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 7 novembre.

Mon amie, je suis depuis deux jours à Vittoria; je me porte bien. Mes troupes arrivent tous les jours; la garde est arrivée aujourd'hui.

Le roi est fort bien portant. Ma vie est fort occupée.

Je sais que tu es à Paris. Ne doute pas de mes sentiments.

NAPOLÉON.



LETTRE CLIV.

A l'Impératrice, à Paris.

Burgos, le 14 novembre 1808.

Les affaires marchent ici avec une grande activité. Le temps est fort beau. Nous avons des succès. Ma santé est fort bonne.

Napoléon.

LETTRE CLV.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 26 novembre 1808.

J'ai reçu ta lettre. Je desire que ta santé soit aussi bonne que la mienne, quoique fort occupé. Tout marche bien ici.

3.

Je pense que tu dois retourner aux Tuileries le 21 décembre, et, à dater de cette époque, donner un concert tous les huit jours.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Bien des choses à Hortense et à M. Napoléon.



LETTRE CLVI.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 7 décembre 1808.

Je reçois ta lettre du 28. Je vois avec plaisir que tu te portes bien. Tu as vu que le jeune Tascher se comporte bien; cela m'a fait plaisir. Ma santé est bonne.

Il fait ici le temps de la dernière quinzaine de mai, à Paris : nous avons chaud,

et point de feu, si ce n'est la nuit qui est assez fraîche.

Madrid est tranquille. Toutes mes affaires vont bien.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Bien des choses à Hortense et à M. Napoléon.

LETTRE CLVII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 10 décembre 1808.

Mon amie, je reçois ta lettre; tu me dis qu'il fait mauvais à Paris; il fait ici le plus beau temps du monde. Dis-moi, je te prie, ce que veulent dire les réformes que fait Hortense; l'on dit qu'elle ren-

voie ses domestiques? Est-ce qu'on lui refuserait ce qui lui est nécessaire? Dis-moi un mot là-dessus : les réformes ne sont pas convenables.

Adieu, mon amie; il fait ici le plus beau temps du monde. Tout va fort bien, et je te prie de te bien porter.

NAPOLÉON.



LETTRE CLVIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 21 décembre 1808.

Tu dois être entrée aux Tuileries le 12. J'espère que tu auras été contente de tes appartements.

J'ai autorisé la présentation à toi et à la famille, de Kourakin : reçois-le bien, et fais-le jouer avec toi.

Adieu, mon amie; je me porte bien : le temps est pluvieux; il fait un peu froid.

NAPOLÉON.

LETTRE CLIX.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 22 décembre 1808.

Je pars à l'instant pour manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leur renfort, et vouloir faire les crânes. Le temps est beau, ma santé parfaite; sois sans inquiétude.

Napoléon.

LETTRE CLX.

A l'Impératrice, à Paris.

Benavente, le 31 décembre 1808.

Mon amie, je suis à la poursuite des Anglais depuis quelques jours; mais ils fuient épouvantés. Ils ont lâchement abandonné les débris de l'armée de la Romana, pour ne pas retarder leur retraite d'une demi-journée. Plus de cent chariots de bagages sont déja pris. Le temps est bien mauvais.

Lefèvre a été pris; il m'a fait une échauffourée avec 300 chasseurs : ces crânes ont passé une rivière à la nage, et ont été se jeter au milieu de la cavalerie anglaise; ils en ont beaucoup tué; mais, au retour, Lefèvre a eu son cheval blessé; il se noyait; le courant l'a conduit sur la rive où étaient les Anglais; il a été pris. Console sa femme.

Adieu, mon amie. Bessières, avec 10,000 chevaux, est sur Astorga.

NAPOLÉON.

Bonne année à tout le monde.

LETTRE CLXI.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 3 janvier 1809.

Je reçois, mon amie, tes lettres du 18 et du 21. Je poursuis les Anglais l'épée dans les reins.

Le temps est froid et rigoureux; mais tout va bien.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

Bonne et bien bonne année à ma Joséphine.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXII.

A l'Impératrice, à Paris.

Benavente, le 5 janvier 1809.

Mon amie, je t'écris un mot. Les Anglais sont dans une grande déroute. J'ai chargé le duc de Dalmatie de les poursuivre l'épée dans les reins. Je me porte bien. Le temps est mauvais.

Adieu, mon amie.

Napoléon.

LETTRE CLXIII.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 8 janvier 1809.

Je reçois tes lettres du 23 et du 26. Je vois avec peine que tu souffres des dents. Je suis ici depuis deux jours. Le

temps est comme la saison le comporte. Les Anglais s'embarquent. Je suis bien portant.

Adieu, mon amie.

J'écris à Hortense. Eugène a une fille.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXIV.

A l'Impératrice, à Paris.

Le 9 janvier 1809.

MOUSTACHE m'apporte une lettre de toi du 31 décembre. Je vois, mon amie, que tu es triste et que tu as l'inquiétude très-noire. L'Autriche ne me fera pas la guerre. Si elle me la fait, j'ai 150,000 hommes en

Allemagne, et autant sur le Rhin, et 400,000 Allemands pour lui répondre. La Russie ne se séparera pas de moi. On est fou à Paris; tout marche bien.

Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants; un beau jour, à deux heures du matin.....

Mais adieu, mon amie; je me porte bien, et suis tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRES

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE,
EN 1809.

LETTRE CLXV.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Donauwœrth, le 13 avril 1809.

Je suis arrivé ici hier à quatre heures du matin; j'en pars. Tout est en mouvement.

Les opérations militaires sont dans une grande activité.

Jusqu'à cette heure, il n'y a rien de nouveau.

Ma santé est bonne.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXVI.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 6 mai, à midi, 1809.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre. La balle qui m'a touché ne m'a pas blessé; elle a à peine rasé le tendon d'Achille.

Ma santé est fort bonne. Tu as tort

de t'inquiéter. Mes affaires ici vont fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Dis bien des choses à Hortense et au duc de Berg *.

* Le prince Napoléon, fils aîné du roi de Hollande, nommé grand-duc de Berg à l'époque où le prince Murat devint roi de Naples.

LETTRE CLXVII.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

Mon amie, je t'écris de Saint-Polten. Demain, je serai devant Vienne : ce sera juste un mois après le même jour où les Autrichiens ont passé l'Inn, et violé la paix.

Ma santé est bonne; le temps superbe, et le soldat fort gai : il y a ici du vin.

Porte-toi bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXVIII.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Schœnbrunn, le 12 mai 1809.

Je t'expédie le frère de la duchesse de Montebello pour t'apprendre que je suis maître de Vienne, et que tout ici va parfaitement. Ma santé est fort bonne.

Napoléon.

LETTRE CLXIX.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 27 mai 1809.

Je t'expédie un page pour t'apprendre qu'Eugène m'a rejoint avec toute son armée; qu'il a rempli parfaitement le but que je lui avais demandé; qu'il a presque entièrement détruit l'armée ennemie qui était devant lui.

Je t'envoie ma proclamation à l'armée d'Italie, qui te fera comprendre tout cela.

Je me porte fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

P. S. Tu peux faire imprimer cette proclamation à Strasbourg, et la faire traduire en français et en allemand, pour qu'on la répande dans toute l'Allemagne. Remets au page qui va à Paris une copie de la proclamation.



LETTRE CLXX.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 29, à 7 heures du soir, 1809.

Mon amie, je suis depuis hier ici; je suis arrêté par la rivière. Le pont a été brûlé; je passerai à minuit.

Tout va ici comme je peux le desirer, c'est-à-dire très-bien.

Les Autrichiens ont été frappés de la foudre.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXI.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 31 mai 1809.

Je reçois ta lettre du 26. Je t'ai écrit que tu pouvais aller à Plombières; je ne me soucie pas que tu ailles à Bade; il ne faut pas sortir de France. J'ai ordonné aux deux princes de rentrer en France *.

* La reine de Hollande avait conduit ses deux fils avec elle aux eaux de Bade.

La perte du duc de Montebello, qui est mort ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit!!...

Adieu, mon amie; si tu peux contribuer à consoler la pauvre maréchale, fais-le.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXII.

A l'Impératrice, à Strasbourg.

Le 9 juin 1809.

J'AI reçu ta lettre; je vois avec plaisir que tu vas aller aux eaux de Plombières : elles te feront du bien.

Eugène est en Hongrie avec son armée.

Je me porte bien; le temps est fort beau. J'ai vu avec plaisir Hortense et le duc de Berg en France.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXIII.

A l'Impératrice, à Plombières.

Schœnbrunn, le 16 juin 1809.

Je t'expédie un page pour t'annoncer que, le 14, anniversaire de Marengo, Eugène a gagné une bataille contre l'archiduc Jean et l'archiduc Palatin, à Raab,

en Hongrie, qu'il leur a pris 3 mille hommes, plusieurs pièces de canon, quatre drapeaux, et les a poursuivis fort loin sur le chemin de Bude.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXIV.

A l'Impératrice, à Plombières.

Le 19 juin, à midi, 1809.

Je reçois ta lettre, où tu m'annonces ton départ pour Plombières. Je vois ce voyage avec plaisir, parce que j'espère qu'il te fera du bien.

Eugène est en Hongrie, et se porte bien.

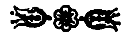
Ma santé est fort bonne, et l'armée en bon état.

Je suis bien aise de savoir le grand-duc de Berg avec toi.

Adieu, mon amie; tu connais mes sentiments pour Joséphine; ils sont invariables.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXV.

A l'Impératrice, à Plombières.

Ebersdorf, le 7, à 5 heures du matin, 1809.

Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Ebersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai remportée le 6.

L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon mes vœux.

Eugène se porte bien. Le prince Aldobrandini est blessé, mais légèrement.

Bessières a eu un boulet qui lui a touché le gras de la cuisse, la blessure est très-légère. Lasalle a été tué; mes pertes sont assez fortes; mais la victoire est décisive et complète. Nous avons plus de 100 pièces de canon, 12 drapeaux, beaucoup de prisonniers.

Je suis brûlé par le soleil.

Adieu, mon amie; je t'embrasse. Bien des choses à Hortense.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXVI.

A l'Impératrice, à Plombières.

Le 9, à 2 heures du matin, 1809.

Tout va ici selon mes desirs, mon amie. Mes ennemis sont défaits, battus, tout-à-fait en déroute : ils étaient très-

nombreux, je les ai écrasés. Ma santé est bonne aujourd'hui; hier, j'ai été un peu malade d'un débordement de bile, occasionné par tant de fatigues : mais cela me fait grand bien.

Adieu, mon amie, je me porte fort bien.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXVII.

A l'Impératrice, à Plombières.

Au camp, devant Znaim, le 13 juillet 1809.

Je t'envoie la suspension d'armes qui a été conclue hier avec le général autrichien. Eugène est du côté de la Hongrie, et se porte bien. Envoie une copie de la

suspension d'armes à Cambacérès, en cas qu'il ne l'ait pas déja reçue.

Je t'embrasse, et me porte fort bien.

NAPOLÉON.

Tu peux faire imprimer à Nancy cette suspension d'armes.



LETTRE CLXXVIII.

A l'Impératrice, à Plombières.

Le 17 juillet 1809.

Mon amie, je t'ai envoyé un page; tu auras appris l'issue de la bataille de Wagram, et depuis la suspension d'armes de Znaïm.

Ma santé est bonne. Eugène se porte bien ; et je desire te savoir bien, ainsi qu'Hortense.

Embrasse M. le grand-duc de Berg pour moi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXIX.

A l'Impératrice, à Plombières.

Le 24 juillet 1809.

Je reçois ta lettre du 18 juillet. Je vois avec plaisir que les eaux te font du bien. Je ne vois aucun inconvénient qu'à la fin de tes eaux tu ailles à Malmaison.

La chaleur est assez grande ici. Ma santé est fort bonne.

Adieu, mon amie. Eugène est à Vienne, et très-bien portant.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXX.

A l'Impératrice, à Plombières.

Schœnbrunn, le 7 août 1809.

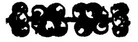
Je vois par ta lettre que tu es à Plombières, et que tu comptes y rester; tu fais bien : les eaux et le beau climat ne peuvent que te faire du bien.

Je reste ici. Ma santé et mes affaires vont selon mes souhaits.

Je te prie de dire bien des choses aimables à Hortense et aux Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXI.

A l'Impératrice, à Paris.

Schœnbrunn, le 21 août 1809.

J'ai reçu ta lettre du 14 août, de Plombières; j'y vois que tu seras arrivée le 18 à Paris, ou à Malmaison. Tu auras été malade de la chaleur, qui est bien grande

ici. Malmaison doit être bien sec et brûlé par ce temps-là.

Ma santé est bonne. Je suis cependant un peu enrhumé de la chaleur.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Schœnbrunn, le 26 août 1809.

Je reçois ta lettre de Malmaison. L'on m'a rendu compte que tu étais grasse, fraîche et très-bien portante. Je t'assure que Vienne n'est pas une ville amusante. Je voudrais fort être déja à Paris.

Adieu, mon amie. J'entends deux fois par semaine les bouffons; ils sont assez médiocres; cela amuse les soirées. Il y a cinquante ou soixante femmes de Vienne, mais au parterre, comme n'ayant pas été présentées.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXIII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Le 31 août 1809.

Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis plusieurs jours ; les plaisirs de Malmaison, les belles serres, les beaux jardins, font oublier les absents ; c'est la règle,

dit-on, chez vous autres. Tout le monde ne parle que de ta bonne santé; tout cela m'est fort sujet à caution.

Je vais demain faire une absence de deux jours en Hongrie avec Eugène. Ma santé est assez bonne.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXIV.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Kems, le 9 septembre 1809.

Mon amie, je suis ici depuis hier à deux heures du matin; j'y suis venu pour voir mes troupes. Ma santé n'a jamais été meilleure. Je sais que tu es bien portante.

Je serai à Paris au moment où personne ne m'attendra plus.

Tout va ici fort bien, et à ma satisfaction.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXV.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Le 23 septembre 1809.

J'AI reçu ta lettre du 16, je vois que tu te portes bien. La maison * de la vieille fille ne vaut que 120,000 francs; ils n'en trouveront jamais plus. Cependant, je te

* Boispréau, appartenant à mademoiselle Julien.

laisse maîtresse de faire ce que tu voudras, puisque cela t'amuse; mais, une fois achetée, ne fais pas démolir pour y faire quelques rochers.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXVI.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Le 25 septembre 1809.

J'AI reçu ta lettre. Ne te fie pas, et je te conseille de te bien garder la nuit; car une des prochaines, tu entendras grand bruit.

Ma santé est bonne; je ne sais ce que l'on débite; je ne me suis jamais mieux porté depuis bien des années : Corvisart ne m'était point utile.

Adieu, mon amie; tout va ici fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXVII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

14 octobre 1809.

Mon amie, je t'écris pour t'apprendre que la paix a été signée, il y a deux heures, entre Champagny et le prince de Metternich.

Adieu, mon amie.

Napoléon.

LETTRE CLXXXVIII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Nymphenbourg, près Munich, le 21 octobre 1809.

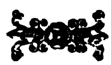
Je suis ici depuis hier bien portant; je ne partirai pas encore demain. Je m'arrêterai un jour à Stuttgard. Tu seras prévenue vingt-quatre heures d'avance de

mon arrivée à Fontainebleau. Je me fais une fête de te revoir, et j'attends ce moment avec impatience.

Je t'embrasse.

Tout à toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CLXXXIX.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Munich.

Mon amie, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau du 26 au 27; tu peux t'y rendre avec quelques dames.

Napoléon.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

APRÈS LE DIVORCE.

PENDANT LES ANNÉES 1809, 1810, 1811, 1812, 1813.

LETTRE CXC.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Huit heures du soir, décembre 1809.

Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais être. Tu as montré du courage, il faut que tu en trouves pour te soutenir; il faut ne pas te laisser aller à une funeste mélancolie, il faut te trouver contente, et surtout soigner

ta santé, qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée, et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force, et te placer heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal tous les sentiments que je te porte, si tu supposais que je puis être heureux si tu n'es pas heureuse, et content, si tu ne te tranquillises.

Adieu, mon amie; dors bien; songe que je le veux.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCI.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Mardi, à 6 heures.

La reine de Naples, que j'ai vue à la chasse au bois de Boulogne, où j'ai forcé un cerf, m'a dit qu'elle t'avait laissée hier, à une heure après midi, bien portante.

Je te prie de me dire ce que tu as fait aujourd'hui. Moi, je me porte fort bien. Hier, quand je t'ai vue, j'étais malade. Je pense que tu auras été te promener.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CXCII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Sept heures du soir.

Je reçois ta lettre, mon amie. Savary me dit que tu pleures toujours; cela n'est pas bien. J'espère que tu auras pu te promener aujourd'hui. Je t'ai envoyé de ma chasse. Je viendrai te voir lorsque tu me

diras que tu es raisonnable, et que ton courage prend le dessus.

Demain, toute la journée, j'ai les ministres.

Adieu, mon amie; je suis triste aussi aujourd'hui; j'ai besoin de te savoir satisfaite, et d'apprendre que tu prends de l'aplomb.

Dors bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCIII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Jeudi, à midi, 1809.

Je voulais venir te voir aujourd'hui, mon amie; mais je suis très-occupé et un peu indisposé. Je vais cependant aller au conseil.

Je te prie de me dire comment tu te portes.

Ce temps est bien humide, et pas du tout sain.

NAPOLÉON.



LETTRE CXCIV.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Trianon, mardi.

Je me suis couché hier après què tu as été partie, mon amie*. Je vais à Paris.

* L'Impératrice était venue, avec sa fille, dîner à Trianon.

Je desire te savoir gaie. Je viendrai te voir dans la semaine.

J'ai reçu tes lettres, que je vais lire en voiture.

NAPOLÉON.



CXCV.

LETTRE CXCV.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Mercredi, à midi.

EUGÈNE m'a dit que tu avais été toute triste hier; cela n'est pas bien, mon amie; c'est contraire à ce que tu m'avais promis.

J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

NAPOLÉON.



LETTRE CXCVI.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Paris, ce vendredi.....

Mon amie, je reçois ta lettre; je vois avec peine que tu as été malade : je crains que ce ne soit ce mauvais temps. Madame de la T...... est une des plus folles du faubourg; j'ai souffert fort long-temps

son caquet ; je m'en suis ennuyé, et j'ai ordonné qu'elle ne revînt plus à Paris. Il y a cinq ou six autres vieilles femmes que je veux également renvoyer de Paris ; elles gâtent les jeunes par leurs sottises.

Je nommerai madame de Makau baronne, puisque tu le desires, et ferai tes autres commissions.

Ma santé est assez bonne. La conduite de B..... me paraît fort ridicule. Je desire te savoir bien portante.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCVII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Dimanche, à dix heures du matin.

J'ai aujourd'hui grande parade, mon amie; je verrai toute ma vieille garde, et plus de soixante trains d'artillerie.

Le roi de Westphalie s'en va chez lui,

ce qui pourra donner une maison vacante à Paris. Je suis triste de ne pas te voir. Si la parade finit avant trois heures, je viendrai ; sans cela, à demain.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CXCVIII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Jeudi soir.

HORTENSE, que j'ai vue cette après-midi, m'a donné, mon amie, de tes nouvelles. J'espère que tu auras été voir aujourd'hui

tes plantes, la journée ayant été belle. Je ne suis sorti qu'un instant, à trois heures, pour tirer quelques lièvres.

Adieu, mon amie; dors bien.

Napoléon.



LETTRE CXCIX.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Vendredi, à 8 heures, 1810.

Je voulais venir te voir aujourd'hui, mais je ne le puis ; ce sera, j'espère, pour demain. Il y a bien long-temps que tu ne m'as donné de tes nouvelles.

J'ai appris avec plaisir que tu t'étais promenée dans ton jardin pendant ces froids.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, et ne doute jamais de mes sentiments.

NAPOLÉON.



LETTRE CC.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Dimanche, à huit heures du soir, 1810.

J'AI été bien content de t'avoir vue hier; je sens combien ta société a de charmes pour moi. J'ai travaillé aujour-

d'hui avec Estève. J'ai accordé 100,000 francs pour 1810, pour l'extraordinaire de Malmaison. Tu peux donc faire planter tant que tu voudras ; tu distribueras cette somme comme tu l'entendras. J'ai chargé Estève de remettre 200,000 francs aussitôt que le contrat de la maison Julien sera fait. J'ai ordonné que l'on paierait ta parure de rubis, laquelle sera évaluée par l'intendance, car je ne veux pas de voleries de bijoutiers. Ainsi, voilà 400,000 francs que cela me coûte.

J'ai ordonné que l'on tînt le million que la liste civile te doit, pour 1810, à la disposition de ton homme d'affaires, pour payer tes dettes.

Tu dois trouver, dans l'armoire de Malmaison, 5 à 600,000 francs; tu peux

les prendre pour faire ton argenterie et ton linge.

J'ai ordonné qu'on te fît un très-beau service de porcelaine; l'on prendra tes ordres pour qu'il soit très-beau.

NAPOLÉON.



LETTRE CCI.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Mardi, 1810.

Je serais venu te voir aujourd'hui si je n'avais dû aller voir le roi de Bavière, qui vient d'arriver à Paris. Je serai chez

lui ce soir à huit heures, et de retour à dix.

J'espère te voir demain, et te trouver gaie et d'aplomb.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Mercredi, six heures du soir, 1810.

Mon amie, je ne vois pas d'inconvénient que tu reçoives le roi de Wurtemberg quand tu voudras. Le roi et la reine de Bavière doivent aller te voir après-demain.

Je desire fort aller à Malmaison; mais

il faut que tu sois forte et tranquille : le page de ce matin dit qu'il t'a vue pleurer.

Je vais dîner tout seul.

Adieu, mon amie ; ne doute jamais de mes sentiments pour toi ; tu serais injuste et mauvaise.

NAPOLÉON.

LETTRE CCIII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Samedi, à une heure après midi, 1810.

Mon amie, j'ai vu hier Eugène, qui m'a dit que tu recevrais les rois. J'ai été au concert jusqu'à huit heures; je n'ai dîné, tout seul, qu'à cette heure-là.

Je desire bien te voir. Si je ne viens pas aujourd'hui, je viendrai après la messe.

Adieu, mon amie; j'espère te trouver sage et bien portante. Ce temps-là doit bien te peser.

NAPOLÉON.

LETTRE CCIV.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Trianon, le 17 janvier 1810.

Mon amie, d'Audenarde que je t'ai envoyé ce matin, me dit que tu n'as plus de courage depuis que tu es à Malmaison. Ce lieu est cependant tout plein de nos sentiments, qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté.

J'ai bien envie de te voir, mais il faut que je sois sûr que tu es forte, et non faible; je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux.

Adieu, Joséphine; bonne nuit. Si tu doutais de moi, tu serais bien ingrate.

NAPOLÉON.



LETTRE CCV.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Le 20 janvier 1810.

Je t'envoie, mon amie, la boîte que je t'avais promise avant-hier, et qui représente l'île de Lobau. J'ai été un peu fatigué hier. Je travaille beaucoup, et ne sors pas.

Adieu, mon amie.

Napoléon.

LETTRE CCVI.

A l'Impératrice, à Malmaison.

30 janvier 1810.

Mon amie, je reçois ta lettre. J'espère que la promenade que tu as faite aujourd'hui, pour montrer ta serre, t'aura fait du bien.

Je te saurai avec plaisir à l'Élysée, et fort heureux de te voir plus souvent; car tu sais combien je t'aime.

NAPOLÉON.



LETTRE CCVII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Mardi, à midi, 1810.

J'APPRENDS que tu t'affliges, cela n'est pas bien. Tu es sans confiance en moi, et tous les bruits que l'on répand te frap-

pent; ce n'est pas me connaître, Joséphine. Je t'en veux, et si je n'apprends que tu es gaie et contente, j'irai te gronder bien fort.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CCVIII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Samedi, à six heures du soir, 1810.

J'ai dit à Eugène que tu aimais plutôt à écouter les bavards d'une grande ville que ce que je te disais; qu'il ne faut pas permettre que l'on te fasse des contes en l'air pour t'affliger.

J'ai fait transporter tes effets à l'Élysée. Tu viendras incessamment à Paris; mais sois tranquille et contente, et aie confiance entière en moi.

NAPOLÉON.



LETTRE CCIX.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Dimanche, à neuf heures, 1810.

Mon amie, j'ai été bien aise de te voir avant-hier.

J'espère aller à Malmaison dans la semaine.

J'ai fait arranger tes affaires ici, et ordonné que l'on portât tout à l'Élysée-Napoléon.

Je te prie de te bien porter.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CCX.

A l'Impératrice, à l'Élysée-Napoléon.

Vendredi, 6 heures du soir, 1810.

Savary me remet, en arrivant, ta lettre; je vois avec peine que tu es triste; je suis bien aise que tu ne te sois pas aperçue du feu.

J'ai eu beau temps à Rambouillet.

Hortense m'a dit que tu avais eu le projet de venir dîner chez Bessières, et de retourner coucher à Paris. Je suis fâché que tu n'aies pas pu exécuter ton projet.

Adieu, mon amie; sois gaie; songe que c'est le moyen de me plaire.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXI.

A l'Impératrice, à l'Élysée-Napoléon.

19 février 1810.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre. Je desire te voir; mais les réflexions que tu fais peuvent être vraies. Il y a peut-être quelque inconvénient à nous trouver sous le même

toit pendant la première année. Cependant la campagne de Bessières est trop loin pour pouvoir revenir; d'un autre côté, je suis un peu enrhumé, et je ne suis pas sûr d'y aller.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXII.

A l'Impératrice, à Malmaison.

Le 12 mars 1810.

Mon amie, j'espère que tu auras été contente de ce que j'ai fait pour Navarre. Tu y auras vu un nouveau témoignage du desir que j'ai de t'être agréable.

Fais prendre possession de Navarre; tu pourras y aller le 25 mars passer le mois d'avril.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

L'Impératrice Joséphine à l'Empereur Napoléon

Navarre le 19 janvie[r]

...fils, l'assurance que
...mon retour à Malmaison
...m'accordez les avances
...dées, pour venir
...ou de novembre.
..., Sire, d'un grand
...ber et même les craintes
...e votre majesté m'avait
...eur d'être entièrement
...ir : je vois [illegible]
...donc aujourd'hui
...me et même aussi :
...été devenues impossibles

LETTRE

De l'Impératrice Joséphine à l'Empereur Napoléon. *

Navarre, le 19 avril 1810.

SIRE,

JE reçois, par mon fils, l'assurance que V. M. consent à mon retour à Malmaison, et qu'elle veut bien m'accorder les avances que je lui ai demandées pour rendre habitable le château de Navarre.

* Cette lettre est écrite après le mariage de l'Empereur Napoléon avec l'Archiduchesse Marie-Louise, qui eut lieu le 11 mars 1810.

Cette double faveur, Sire, dissipe en grande partie les inquiétudes, et même les craintes que le long silence de V. M. m'avait inspirées. J'avais peur d'être entièrement bannie de son souvenir : je vois que je ne le suis pas. Je suis donc aujourd'hui moins malheureuse, et même aussi heureuse qu'il m'est désormais possible de l'être.

J'irai à la fin du mois à Malmaison, puisque V. M. n'y voit aucun obstacle. Mais, je dois vous le dire, Sire, je n'aurais pas si tôt profité de la liberté que V. M. me laisse à cet égard, si la maison de Navarre n'exigeait pas, pour ma santé, et pour celle des personnes de ma maison, des réparations qui sont urgentes. Mon projet est de demeurer à Malmaison fort

peu de temps; je m'en éloignerai bientôt pour aller aux eaux. Mais, pendant que je serai à Malmaison, V. M. peut être sûre que j'y vivrai comme si j'étais à mille lieues de Paris. J'ai fait un grand sacrifice, Sire, et chaque jour je sens davantage toute son étendue. Cependant, ce sacrifice sera ce qu'il doit être, il sera entier de ma part. V. M. ne sera troublée, dans son bonheur, par aucune expression de mes regrets.

Je ferai sans cesse des vœux pour que V. M. soit heureuse, peut-être même en ferai-je pour la revoir; mais, que V. M. en soit convaincue, je respecterai toujours sa nouvelle situation, je la respecterai en silence; confiante dans les sentiments qu'elle me portait autrefois, je n'en

provoquerai aucune preuve nouvelle; j'attendrai tout de sa justice et de son cœur.

Je me borne à lui demander une grâce, c'est qu'elle daigne chercher elle-même un moyen de convaincre quelquefois, et moi-même et ceux qui m'entourent, que j'ai toujours une petite place dans son souvenir et une grande place dans son estime et dans son amitié. Ce moyen, quel qu'il soit, adoucira mes peines, sans pouvoir, ce me semble, compromettre, ce qui m'importe avant tout, le bonheur de V. M.

JOSÉPHINE.



LETTRE CCXIII.

RÉPONSE

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON A LA PRÉCÉDENTE.

A l'Impératrice Joséphine, à Navarre.

Compiègne, le 21 avril 1810.

Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril; elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même; mes pareils ne changent jamais. Je ne sais ce qu'Eugène a pu

te dire. Je ne t'ai pas écrit, parce que tu ne l'as pas fait, et que j'ai desiré tout ce qui peut t'être agréable.

Je vois avec plaisir que tu ailles à Malmaison, et que tu sois contente; moi, je le serai de recevoir de tes nouvelles, et de te donner des miennes. Je n'en dis pas davantage jusqu'à ce que tu aies comparé cette lettre à la tienne; et, après cela, je te laisse juge qui est meilleur et plus ami de toi ou de moi.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, et sois juste pour toi et pour moi.

NAPOLÉON.



RÉPONSE

De l'Impératrice Joséphine.

Mille, mille tendres remerciements de ne m'avoir pas oubliée. Mon fils vient de m'apporter ta lettre. Avec quelle ardeur je l'ai lue, et cependant j'y ai mis bien du temps; car il n'y a pas un mot qui ne m'ait fait pleurer; mais ces larmes étaient bien douces! J'ai retrouvé mon cœur tout entier, et tel qu'il sera toujours : il y a

des sentiments qui sont la vie même, et qui ne peuvent finir qu'avec elle.

Je serais au désespoir que ma lettre du 19 t'eût déplu; je ne m'en rappelle pas entièrement les expressions; mais je sais quel sentiment bien pénible l'avait dictée, c'était le chagrin de n'avoir pas de tes nouvelles.

Je t'avais écrit à mon départ de Malmaison; et, depuis, combien de fois j'aurais voulu t'écrire! mais je sentais les raisons de ton silence, et je craignais d'être importune par une lettre. La tienne a été un baume pour moi. Sois heureux, sois-le autant que tu le mérites; c'est mon cœur tout entier qui te parle. Tu viens aussi de me donner ma part de bonheur, et une part bien vivement sentie : rien ne

peut valoir pour moi une marque de ton souvenir.

Adieu, mon ami; je te remercie aussi tendrement que je t'aimerai toujours.

JOSÉPHINE.



LETTRE CCXIV.

A l'Impératrice Joséphine, à Navarre.

Compiègne, le 28 avril 1810.

Mon amie, je reçois deux lettres de toi. J'écris à Eugène. J'ai ordonné que l'on fît le mariage de Tascher avec la princesse de la Leyen.

J'irai demain à Anvers voir ma flotte, et ordonner des travaux. Je serai de retour le 15 mai.

Eugène me dit que tu veux aller aux eaux, ne te gêne en rien. N'écoute pas les bavardages de Paris; ils sont oisifs, et bien loin de connaître le véritable état des choses. Mes sentiments pour toi ne changent pas, et je desire beaucoup te savoir heureuse et contente.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXV.

A l'Impératrice Joséphine,
à Malmaison.

Mon amie, je reçois ta lettre. Eugène te donnera des nouvelles de mon voyage et de l'impératrice. J'approuve fort que tu ailles aux eaux. J'espère qu'elles te feront du bien.

Je desire bien te voir. Si tu es à Mal-

maison à la fin du mois, je viendrai te voir. Je compte être à Saint-Cloud le 30 du mois.

Ma santé est fort bonne; il me manque de te savoir contente et bien portante. Fais-moi connaître le nom que tu voudrais porter en route.

Ne doute jamais de toute la vérité de mes sentiments pour toi; ils dureront autant que moi; tu serais fort injuste si tu en doutais.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXVI.

A l'Impératrice Joséphine, aux Eaux d'Aix, en Savoie.

Rambouillet, le 8 juillet 1810.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 3 juillet. Tu auras vu Eugène, et sa présence t'aura fait du bien. J'ai appris avec plaisir que les eaux te sont bonnes. Le roi de Hollande vient d'abdiquer la couronne, en laissant la régence, selon la constitution,

à la reine. Il a quitté Amsterdam, et laissé le grand-duc de Berg.

J'ai réuni la Hollande à la France; mais cet acte a cela d'heureux, qu'il émancipe la reine, et cette infortunée fille va venir à Paris avec son fils, le grand-duc de Berg; cela la rendra parfaitement heureuse.

Ma santé est bonne. Je suis venu ici pour chasser quelques jours. Je te verrai avec plaisir cet automne. Ne doute jamais de mon amitié. Je ne change jamais.

Porte-toi bien, sois gaie, et crois à la vérité de mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXVII.

A l'Impératrice Joséphine, aux Eaux d'Aix, en Savoie.

Saint-Cloud, 20 juillet 1810.

J'AI reçu, mon amie, ta lettre du 14 juillet. Je vois avec plaisir que les eaux te font du bien, et que tu aimes Genève. Je pense que tu fais bien d'y aller quelques semaines.

Ma santé est assez bonne. La conduite du roi de Hollande m'a affligé.

Hortense va bientôt venir à Paris. Le grand-duc de Berg est en route; je l'attends demain.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXVIII.

A l'Impératrice Joséphine, aux Eaux d'Aix, en Savoie.

Trianon, le 10 juin 1810.

J'AI reçu ta lettre. J'ai vu avec peine le danger que tu as couru. Pour une habitante des îles de l'Océan, mourir dans un lac c'eût été fatalité!

La reine se porte mieux, et j'espère que sa santé deviendra bonne. Son mari est en Bohême, à ce qu'il paraît, ne sachant que faire.

Je me porte assez bien, et je te prie de croire à tous mes sentiments.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXIX.

A l'Impératrice Joséphine, aux Eaux d'Aix, en Savoie.

Saint-Cloud, le 14 septembre 1810.

Mon amie, je reçois ta lettre du 9 septembre. J'apprends avec plaisir que tu te portes bien. L'impératrice est effectivement grosse de quatre mois; elle se porte bien, et m'est fort attachée. Les petits

princes Napoléon se portent très-bien; ils sont au pavillon d'Italie, dans le parc de Saint-Cloud.

Ma santé est assez bonne. Je desire te savoir heureuse et contente. L'on dit qu'une personne chez toi s'est cassé la jambe en allant à la glacière.

Adieu, mon amie; ne doute pas de l'intérêt que je prends à toi, et des sentiments que je te porte.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXX.[1]

A l'Impératrice Joséphine, à Genève.

Fontainebleau, le 1[er] octobre 1810.

J'ai reçu ta lettre. Hortense, que j'ai vue, t'aura dit ce que je pensais; va voir

[1] On avait desiré que l'Impératrice Joséphine s'absentât de la France. Une lettre de madame de Rémusat * lui fit craindre qu'il ne fallût renoncer pour toujours à sa patrie. Cette idée lui causa une grande douleur. Sa fille, la reine Hortense, en parla à l'Empereur, qui lui écrivit la lettre ci-dessus.

* LETTRE DE MADAME DE RÉMUSAT,

A l'Impératrice Joséphine.

Madame,

J'ai un peu tardé à écrire à V. M., parce qu'elle avait desiré que je pusse, à mon retour, lui conter quelque chose

ton fils cet hiver, reviens aux eaux d'Aix l'année prochaine, ou bien reste au prin-

de cette grande ville. Si j'avais suivi mon impatience, dès le lendemain de mon arrivée, je lui aurais adressé les expressions de ma reconnaissance. Ses bontés pour moi sont notre entretien ordinaire depuis que je suis rentrée dans mon intérieur; en retrouvant mon mari et mes enfants, j'ai rapporté au milieu d'eux le souvenir des heures si douces que je vous dois. Ni l'absence, ni le temps ne peuvent, madame, vous effacer des cœurs qui savent vous apprécier. Daignez ajouter à vos bontés pour moi, en ne doutant jamais de cette reconnaissance que vous m'inspirez à tant de titres. J'ai besoin, pour vous écrire aujourd'hui, de m'appuyer d'abord sur cette prière, et, quand V. M. aura vu quel sujet je vais traiter, elle comprendra pourquoi je réclame encore, avec plus d'instances que de coutume, sa confiance dans mon inaltérable dévouement.

Je commencerai par vous dire, madame, qu'ayant appris, en arrivant ici, que l'Empereur était gravement occupé d'affaires importantes, et qu'il accordait difficilement des audiences, je n'ai point osé solliciter celle que vous m'aviez conseillée. Je n'ai donc point encore paru à la cour, mais j'ai déja vu quelques personnages importants, et j'ai été questionnée sur V. M. avec trop de soin pour qu'il ne m'ait pas été facile de conclure que ces mêmes questions qui m'étaient adressées, venaient d'un intérêt plus élevé. On me demandait souvent des nouvelles de votre santé; on

temps à Navarre. Je te conseillerais d'aller à Navarre tout de suite, si je ne craignais

voulait savoir comment vous aviez employé votre temps, si vous étiez tranquille, heureuse dans la retraite où vous aviez vécu; si vous aviez reçu sur votre route les témoignages d'affection que vous méritez d'inspirer; enfin, quel était l'état de votre âme, et l'ordre de votre vie. Il m'était doux de n'avoir à répondre que des choses satisfaisantes, et le plaisir avec lequel était accueilli le récit simple et vrai de l'emploi de vos journées, de vos secrets sentiments, de votre modération, de ce dévouement si vrai qui dirige votre conduite, m'a bien prouvé que ceux qui m'interrogeaient étaient sûrs de plaire en redisant plus haut la vérité. Mais, madame, j'ai questionné à mon tour, j'ai observé de mon côté, et j'ose soumettre à votre raison le résultat de mes observations avec la confiance de mon attachement. La grossesse de l'Impératrice est une joie publique, une espérance nouvelle, que chacun saisit avec empressement. V. M. le comprendra facilement, elle à qui j'ai vu envisager cet événement comme la récompense d'un grand sacrifice. Eh bien! madame, d'après ce que j'ai cru remarquer, il me semble que vous avez encore un pas à faire pour mettre le complément à votre ouvrage, et je me sens la force de m'expliquer, parce qu'il me paraît que la dernière privation que votre raison vous impose ne peut être pour cette fois que momentanée. Vous vous rappelez, sans doute, que vous avez quelquefois regretté, avec moi, que l'Empereur

que tu ne t'y ennuyasses. Mon opinion est que tu ne peux être, l'hiver, conve-

n'eût point, au moment de son mariage, pressé l'entrevue de deux personnes qu'il se flattait de rapprocher facilement, parce qu'il les réunissait alors dans ses affections. Vous m'avez dit que, depuis, il avait espéré qu'une grossesse, en tranquillisant l'Impératrice sur ses droits, lui donnerait les moyens d'accomplir le vœu de son cœur. Mais, madame, si je ne me suis pas trompée dans mes observations, le temps n'est pas venu pour un pareil rapprochement.

L'Impératrice paraît avoir apporté avec elle une imagination vive et prompte à s'alarmer; elle aime avec la tendresse, avec l'abandon d'un premier sentiment; mais ce sentiment même semble porter avec lui le caractère d'un peu d'inquiétude, dont il est, en effet, si rarement séparé. La preuve en est dans une petite anecdote que le grand-maréchal m'a contée, et qui appuiera tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Un jour l'Empereur, se promenant avec elle dans les environs de Malmaison, lui offrit, en votre absence, de visiter ce joli séjour; à l'instant le visage de l'Impératrice fut inondé de larmes; elle n'osait pas refuser, mais les marques de sa douleur étaient trop visibles pour que l'Empereur essayât d'insister. Cette disposition à la jalousie, que le temps affaiblira, sans doute, ne pourrait être qu'augmentée dans ce moment par la présence de V. M. Elle se souviendra, peut-être, que cet été, en la voyant si grasse, si

nablement qu'à Milan ou à Navarre; après cela, j'approuve tout ce que tu

reposée, j'oserai dire si embellie par le calme de la vie que nous menions, j'osais lui dire en riant qu'il n'y avait point d'adresse à rapporter à Paris tant de moyens de succès, et que je sentais parfaitement qu'à la place d'une autre, je serais tout au moins inquiète. En vérité, madame, cette plaisanterie me semble aujourd'hui le cri de la raison. Le grand-maréchal, avec lequel j'ai causé, m'a témoigné aussi des inquiétudes que je partage. Il m'a paru qu'il n'osait point faire expliquer l'Empereur sur un sujet qu'il ne traite qu'avec douleur. Il m'a parlé avec un accent vrai de cet attachement que vous inspirez encore, mais qui doit lui-même inviter à une grande circonspection. Les nouvelles situations inspirent de nouveaux devoirs; et, si j'osais, je dirais qu'il n'appartient pas à une âme comme la vôtre, de rien faire qui puisse forcer l'Empereur à manquer aux siens.

Ici, au milieu de la joie que cause cette grossesse, à l'époque de la naissance d'un enfant attendu avec tant d'impatience, au bruit des fêtes qui suivront cet événement, que feriez-vous, madame? Que ferait l'Empereur, qui se devrait aux ménagements qu'exigerait l'état de cette jeune mère, et qui serait encore troublé par les souvenirs des sentiments qu'il vous conserve? Il souffrirait, quoique votre délicatesse ne se permît pas de rien exiger; mais, vous souffririez aussi; vous n'entendriez pas impunément le cri

feras; car je ne te veux gêner en rien.

Adieu, mon amie; l'impératrice est

de tant de réjouissances, livrée, comme vous le seriez peut-être, à l'oubli de toute une nation, ou devenue l'objet de la compassion de quelques-uns, qui vous plaindraient, peut-être, par esprit de parti. Peu à peu votre situation deviendrait si pénible, qu'un éloignement complet parviendrait seul à remettre tout en ordre. Puisque j'ai commencé, souffrez que j'achève; il vous faudrait quitter Paris. La Malmaison, Navarre même, seraient trop près des clameurs d'une ville oisive, et quelquefois mal intentionnée. Obligée de vous retirer, vous auriez l'air de fuir par ordre, et vous perdriez tout l'honneur que donne l'initiative dans une conduite courageuse.

Voilà les observations que j'ai voulu vous soumettre, voilà le résultat des longues conversations que j'ai eues avec mon mari, et encore d'un entretien que le hasard m'a procuré avec le grand-maréchal. Moins animé que nous sur vos intérêts, et accoutumé, comme vous le savez, à ne point arrêter ses opinions quand il n'a point reçu l'ordre de les transmettre, c'est avec beaucoup de temps et un peu d'adresse que j'ai tiré de lui quelques-unes de ses pensées; mais, aussitôt que je les ai entrevues, j'ai pu conclure qu'il vous restait encore un sacrifice à faire, et qu'il était digne de vous de ne point attendre les événements, et de les prévenir en écrivant à l'Empereur une courageuse détermination. En lui évitant un embarras, dont sa tendresse pour

grosse de quatre mois; je nomme madame de Montesquiou gouvernante des

vous l'empêche seule de sortir, vous acquerrez de nouveaux droits à sa reconnaissance : et d'ailleurs, outre la récompense toujours attachée à une action droite et raisonnable, avec cet aimable caractère qui vous distingue, cette disposition à plaire et à vous faire aimer, peut-être trouverez-vous, dans un voyage un peu plus prolongé, des plaisirs que vous ne prévoyez pas d'abord. A Milan, le spectacle si doux des succès mérités d'un fils vous attend. Florence et Rome même offriraient à vos goûts des jouissances qui embelliraient cet éloignement momentané; vous rencontreriez à chaque pas, en Italie, des souvenirs que l'Empereur ne s'irriterait pas de voir renouveler, parce qu'ils s'unissent pour lui aux époques de sa première gloire.

Tout ce que m'a dit le grand-maréchal me prouve assez que S. M. veut que vous conserviez à jamais les dignités d'un rang où vous avez été élevée par ses succès et sa tendresse; et cependant, l'hiver se passerait, la saison où l'on peut habiter Navarre vous ramènerait aux occupations d'embellissements qui vous y attendent; le temps, ce grand réparateur de toutes choses, aurait tout consolidé, et vous auriez mis le complément à cette conduite si noble, qui vous assure la reconnaissance de toute une nation. Je ne sais, madame, si je m'abuse, mais il me semble qu'il y a encore du bonheur dans l'exercice de semblables devoirs; le cœur d'une femme sait trouver du plaisir dans le sacri-

enfants de France. Sois contente, et ne te monte pas la tête; ne doute jamais de mes sentiments.

NAPOLÉON.

fice qu'il fait à celui qu'elle aime : prévenir l'embarras dont l'Empereur pourrait sortir lui-même sans blâme, s'il vous aimait moins, rassurer les inquiétudes d'une jeune femme que le temps et cette expérience de vous-même rendront plus calme, tout cela est digne de vous. Si vous étiez moins sûre de l'effet que peuvent encore produire les grâces de votre personne, votre rôle serait moins difficile; mais il me semble que c'est parce que V. M. sait très-bien qu'elle possède des avantages qui peuvent établir une concurrence, qu'elle doit avoir la délicatesse de tous les procédés.

J'ose espérer que V. M. me pardonnera une aussi longue lettre, et les réflexions qu'elle contient. Quand j'appuie si fortement sur cette impérieuse nécessité de s'éloigner de nous pour quelque temps, je me flatte qu'elle daignera penser que, peut-être jamais, je ne lui ai donné de plus véritables marques des sentiments qui m'attachent à elle.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

De Votre Majesté,

La très-humble et très-obéissante servante,

VERGENNES RÉMUSAT.

LETTRE CCXI.

A l'Impératrice Joséphine, à Navarre.

Fontainebleau, le 14 novembre 1810.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre. Hortense m'a parlé de toi. Je vois avec plaisir que tu es contente. J'espère que tu ne t'ennuies pas trop à Navarre.

Ma santé est fort bonne. L'impératrice avance heureusement dans sa grossesse. Je ferai les différentes choses que tu me demandes pour ta maison. Soigne bien ta santé, sois contente, et ne doute jamais de mes sentiments pour toi.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXXII.

A l'Impératrice Joséphine, à Navarre.

Je reçois ta lettre. Je ne vois pas d'inconvénient au mariage de madame de Mackau avec Vattier, si cela lui convient; ce général est un fort brave homme. Je me porte bien. J'espère avoir un garçon; je te le ferai savoir aussitôt.

Adieu, mon amie. Je suis bien aise que madame d'Arberg * t'ait dit des choses qui te fassent plaisir. Quand tu me verras, tu me trouveras avec les mêmes sentiments pour toi.

NAPOLÉON.

* La comtesse d'Arberg, dame d'honneur de l'Impératrice Joséphine.



LETTRE CCXXIII.

A l'Impératrice Joséphine, à Navarre.

Paris, le 8 janvier 1811.

J'ai reçu ta lettre pour le nouvel an, je te remercie de ce que tu me dis. Je vois avec plaisir que tu es contente. L'on dit qu'il y a à Navarre plus de femmes que d'hommes.

Ma santé est fort bonne, quoiqu'il y ait quinze jours que je ne sois sorti. Eugène me paraît sans inquiétude pour sa femme; il te donne un petit garçon.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXXIV.

A l'Impératrice Joséphine, à Navarre.

Paris, le 22 mars 1811.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre; je te remercie. Mon fils est gros et très-bien portant. J'espère qu'il viendra à bien. Il



a ma poitrine, ma bouche et mes yeux. J'espère qu'il remplira sa destinée.

Je suis toujours très-content d'Eugène; il ne m'a jamais donné aucun chagrin.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXXV.

A l'Impératrice Joséphine,
à Malmaison.

Le 8 juin 1812.

Je recevrai toujours, mon amie, de tes nouvelles avec un grand intérêt.

Les eaux te feront du bien, je l'espère,

et je te verrai avec bien du plaisir à ton retour.

Ne doute jamais de l'intérêt que je te porte. J'arrangerai toutes les affaires dont tu me parles.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXXVI.

A l'Impératrice Joséphine,
à Malmaison.

Gubin, le 20 juin 1812.

Je reçois ta lettre du 10 juin. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu ailles à Milan, près de la vice-reine. Tu feras

bien d'aller incognito. Tu auras bien chaud.

Ma santé est fort bonne. Eugène se porte et se conduit bien. Ne doute jamais de mon intérêt et de mon amitié.

NAPOLÉON.



LETTRE CCXXVII.

A l'Impératrice Joséphine,
à Malmaison.

Trianon, 25 août 1813.

J'ai reçu ta lettre. Je vois avec plaisir que tu es en bonne santé. Je suis pour quelques jours à Trianon. Je compte aller à Compiègne. Ma santé est fort bonne.

Mets de l'ordre dans tes affaires; ne dépense que 1,500,000 francs, et mets de côté tous les ans autant; cela fera une réserve de 15,000,000 en dix ans, pour tes petits-enfants : il est doux de pouvoir leur donner quelque chose, et de leur être utile. Au lieu de cela, l'on me dit que tu as des dettes, cela serait bien vilain. Occupe-toi de tes affaires, et ne donne pas à qui en veut prendre. Si tu veux me plaire, fais que je sache que tu as un gros trésor. Juge combien j'aurais mauvaise opinion de toi, si je te savais endettée avec 3,000,000 de revenu.

Adieu, mon amie, porte-toi bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXXVIII.

A l'Impératrice Joséphine, à Malmaison.

Vendredi, huit heures du matin, 1813.

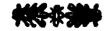
J'ENVOIE savoir comment tu te portes, car Hortense m'a dit que tu étais au lit hier. J'ai été fâché contre toi pour tes dettes; je ne veux pas que tu en aies; au contraire, j'espère que tu mettras un million de côté tous les ans, pour donner à

tes petites-filles, lorsqu'elles se marieront.

Toutefois, ne doute jamais de mon amitié pour toi, et ne te fais aucun chagrin là-dessus.

Adieu, mon amie; annonce-moi que tu es bien portante. On dit que tu engraisses comme une bonne fermière de Normandie.

NAPOLÉON.



LETTRES

DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

A SA FILLE.

LETTRE I.

Madame de Beauharnais à sa fille, chez la princesse de Hohenzollern, à Saint-Martin, près de Saint-Pol, en Artois.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, ma chère Hortense; je suis sensible aux regrets que tu témoignes d'être séparée de ta maman; mais, mon enfant, ce n'est pas pour long-temps; j'espère que la prin-

cesse * reviendra au printemps, ou j'irai te chercher. Ah! comme tu vas être habile, lorsque tu reviendras; comme la princesse me dira du bien de mes petits enfants! Je n'ai pas besoin de te recommander de bien l'aimer; je vois par ta lettre que tu es bien reconnaissante de toutes ses bontés pour toi, et pour ton frère : témoigne-le lui souvent, ma chère amie; c'est le moyen de me plaire.

J'ai bien du chagrin d'être séparée de toi, je n'en suis pas encore consolée;

* La princesse régnante de Hohenzollern Sigmaringen, sœur du prince de Salm, mort sur l'échafaud, était amie de madame de Beauharnais, qui lui avait confié ses enfants pour les emmener en Angleterre, et les soustraire aux dangers qui menaçaient leur famille. Alexandre de Beauharnais, alors général en chef de l'armée du Rhin, apprenant le départ de ses enfants, envoya un courrier pour s'opposer à leur émigration. La princesse et son frère les ramenèrent à Paris.

j'aime ma chère petite Hortense de tout mon cœur. Embrasse pour moi Eugène.

Adieu, mon enfant, mon Hortense; je t'embrasse de tout mon cœur, et je t'aime de même.

Ta tendre mère.

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS.



LETTRE II.

Madame de Beauharnais à sa fille, à Paris.

De la prison des Carmes, le 9 floréal an II (28 avril 1794).

Ma chère petite Hortense, il m'en coûte d'être séparée de toi, et de mon cher Eugène; je pense sans cesse à mes chers petits enfants que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur.

Joséphine.

LETTRE

DU GÉNÉRAL BEAUHARNAIS,

INCLUSE DANS LA PRÉCÉDENTE.

Ma chère petite Hortense, tu partages donc mes regrets de ne te pas voir, mon amie; tu m'aimes, et je ne peux pas t'embrasser. Pense à moi, mon enfant; pense à ta mère; donne des sujets de satisfaction aux personnes qui prennent soin de toi, et travaille bien; c'est par ce moyen, c'est en nous donnant l'assurance que tu emploies bien ton temps que nous aurons

plus de confiance encore dans tes regrets et dans tes souvenirs.

Bonjour, mon amie ; ta mère et moi sommes malheureux de ne te point voir. L'espérance de te caresser bientôt nous soutient, et le plaisir d'en parler nous console.

ALEXANDRE BEAUHARNAIS.

LETTRE III.

Madame de Beauharnais à sa fille, à Paris.

De la prison des Carmes, an II (1794).

Ma chère petite Hortense, dis à la citoyenne Lanoy * que je ne verrai ton papa que dans trois heures d'ici, et que je lui enverrai ce qu'elle m'a demandé hier.

* Gouvernante des enfants de madame de Beauharnais.

Je suis bien aise, ma chère fille, d'avoir une petite lettre de toi ce matin, et une de mon cher Eugène; elles me font beaucoup de bien. Je t'embrasse de tout cœur, je t'aime de même, mon cher enfant.

Embrasse bien tendrement pour moi la citoyenne Lanoy.

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS.



Le 4 thermidor, l'an II de la république.

Alexandre Beauharnais à sa femme.*

Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire qu'on a fait subir aujourd'hui à un assez grand nombre de détenus, sont que je suis la victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates, soi-disant patriotes de cette maison. La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal

* On joint ici une lettre du général Beauharnais à sa femme, qui a été imprimée dans les journaux du temps : il n'a point paru qu'elle pût être déplacée dans ce recueil.

révolutionnaire, ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfants. Je ne te parlerai point de mes regrets : ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ces rapports.

Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie, et que, non-seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échapper de son sein en me supposant un mauvais citoyen. Cette idée déchirante ne me permet pas de ne te point recommander ma mémoire : travaille à la réhabiliter, en prouvant qu'une vie entière consacrée à

servir son pays, et à faire triompher la liberté et l'égalité, doit, aux yeux du peuple, repousser d'odieux calomniateurs, pris surtout dans la classe de gens suspects. Ce travail doit être ajourné; car, dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers, doit s'environner d'une juste méfiance, et plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent.

Je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour ses plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience pure, et une âme honnête, dont les vœux les plus ardents sont pour la prospérité de la république.

Adieu, mon amie; console-toi par mes

enfants, console-les en les éclairant, et surtout en leur apprenant que c'est à force de vertus et de civisme, qu'ils doivent effacer le souvenir de mon supplice, et rappeler mes services et mes titres à la reconnaissance nationale. Adieu, tu sais ceux que j'aime; sois leur consolateur, et prolonge, par tes soins, ma vie dans leur cœur. Adieu, je te presse, ainsi que mes chers enfants, pour la dernière fois de ma vie, contre mon sein.

ALEXANDRE B.



LETTRE IV.

Madame Bonaparte à sa fille Hortense de Beauharnais, chez madame Campan, à Saint-Germain.

Milan, ce 20 fructidor an IV (6 septembre 1796).

M. le duc de Serbelloni part dans l'instant pour Paris, et m'a promis, ma chère Hortense, d'aller le lendemain de son arrivée à Saint-Germain. Il te dira combien

je parle de toi, combien je pense à toi, et combien je t'aime. Eugène partage avec toi ces sentiments, ma chère fille; je vous aime tous les deux à l'adoration.

M. Serbelloni te remettra, de la part de Bonaparte et de la mienne, de petits souvenirs pour toi, Émilie *, Eugène et Jerôme **.

Fais mille amitiés à madame Campan; je compte lui envoyer une collection de belles gravures et de beaux dessins d'Italie.

Embrasse pour moi mon cher Eugène, Émilie et Jérôme. Adieu, ma chère Hortense, ma chère fille, pense souvent à ta

* Émilie de Beauharnais, fille du marquis de Beauharnais, mariée depuis à M. de Lavalette.

** Frère du général Bonaparte, depuis roi de Westphalie.

maman, écris-lui souvent; tes lettres et celles de ton frère la consolent d'être éloignée de ses chers enfants. Adieu, encore; je t'embrasse bien tendrement.

JOSÉPHINE BONAPARTE.



LETTRE V.

Madame Bonaparte à sa fille, chez madame Campan, à Saint-Germain.

Mantoue, 16 ventose an V (6 mars 1797).

Je me porte bien, ma chère Hortense; depuis six jours, je n'ai plus de fièvre. J'ai été un peu malade à Bologne; d'ailleurs, je m'ennuie en Italie, malgré toutes les fêtes que l'on me donne, et l'accueil

flatteur que je reçois des habitants de ce beau pays. Je ne puis m'accoutumer à être éloignée aussi long-temps de mes chers enfants ; j'ai besoin de les serrer contre mon cœur. J'ai cependant tout lieu d'espérer que ce moment n'est pas très-éloigné, et cela contribue beaucoup à me remettre de l'indisposition que j'ai eue.

A la première bonne occasion, je t'enverrai un collier charmant d'après l'antique, les boucles d'oreilles pareilles et les bracelets.

Applique-toi, je t'en prie, au dessin ; je t'en apporterai de bien beaux, et des plus fameux maîtres. Envoie-moi de temps en temps de tes ouvrages. J'espère que madame Campan est bien contente de toi ; regarde-la comme une seconde mère,

et fais bien attention à tout ce qu'elle te dira. Embrasse-la bien pour moi, ma chère fille.

Écris-moi souvent; il y a bien long-temps que je n'ai eu de tes nouvelles. Aime ta maman comme elle t'aime; tu l'adoreras. Adieu, ma bonne petite Hortense; ta maman t'embrasse et t'aime de tout son cœur.

Joséphine Bonaparte.

J'embrasse Émilie. Aime-la toujours bien.



LETTRE VI.

Madame Bonaparte à sa fille, chez madame Campan, à Saint-Germain.

Toulon, ce 26 floréal an VI (15 mai 1798).

Je suis à Toulon depuis cinq jours, ma chère Hortense; je n'ai point été fatiguée de la route, mais bien chagrine de t'avoir quittée si précipitamment, sans pouvoir te dire adieu, non plus qu'à ma

chère Caroline*. Mais, ma chère fille, j'en suis un peu consolée par l'espoir que j'ai de t'embrasser bientôt. Bonaparte ne veut pas que je m'embarque avec lui; il desire que j'aille aux eaux avant que d'entreprendre le voyage d'Égypte. Il m'enverra chercher dans deux mois. Ainsi, mon Hortense, j'aurai encore le plaisir de te presser contre mon cœur, et de t'assurer que tu es bien aimée. Adieu, ma chère fille.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

Dis à Caroline que je l'aime et que je l'embrasse de tout mon cœur. Mille choses tendres et aimables à madame Campan.

* Sœur du général Bonaparte, depuis mariée au général Murat.

LETTRE VII.

Madame Bonaparte à sa fille, madame Louis Bonaparte, à Paris.

Lyon, ce 4 pluviose an XI (24 janvier 1803).

Enfin, ma chère Hortense, je vois arriver avec plaisir l'époque où je pourrai serrer dans mes bras ma chère fille; j'oublierai, en te voyant, toute la tristesse que j'ai éprouvée dans ce pays. Notre dé-

part paraît fixé au 7 de cette décade, c'est-à-dire dans trois jours. J'espère qu'aucun obstacle ne s'opposera à cette bonne résolution de Bonaparte.

Je te conterai tout ce qui s'est passé pendant mon séjour à Lyon, et te parlerai des fêtes et des divertissements qu'on nous a donnés; mais il n'y a pas de plaisir pour ta mère, lorsque tu ne les partages pas.

Embrasse pour moi ton mari *; dis-lui que je commence à l'aimer à la folie, que je le remercie de ses petites lettres, qu'elles sont bien aimables. Tout le monde se porte bien ici. Le Marois ** est mieux. Rapp *** et Savary **** ont été malades,

* Louis Bonaparte, frère du premier consul, qui avait épousé Hortense de Beauharnais, le 2 janvier 1802.

** *** **** Aides de camp du premier consul.

mais ils se portent bien maintenant; ils se rappellent tous à ton souvenir. Bourrienne* veut du particulier.

Bonaparte t'embrasse, et ta mère t'aime tendrement.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

* Secrétaire intime du premier consul.



LETTRE VIII.

Madame Bonaparte à sa fille, à Malmaison.

Plombières, ce 30 prairial an XI (16 juin 1803).

Je suis toute chagrine, ma chère Hortense; je suis séparée de toi, et mon cœur en est aussi malade que toute ma personne. Je sens que je n'étais pas née, mon enfant, pour tant de grandeur, et que je serais plus heureuse dans la retraite, environnée des objets de mes affections. Je te connais, ma chère fille, et je suis sûre qu'en faisant le bonheur de

ma vie, tu partages aussi toutes mes sollicitudes. Maintenant Eugène doit être auprès de toi; cette idée me console. Je connais assez ton attachement pour Bonaparte pour être persuadée que tu lui tiens fidèle compagnie. Tu lui dois, à bien des égards, amitié et reconnaissance.

Embrasse-le pour moi, et reçois, ma chère enfant, l'expression de toute ma tendresse.

J'embrasse aussi mon cher Eugène. Rappelle-moi au souvenir de ces messieurs et de toutes ces dames. Donne-moi souvent de tes nouvelles. Aie bien soin de mon petit enfant.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

LETTRE IX.

Madame Bonaparte à sa fille, à Paris.

Rouen, an XII (1803).

Le courrier part, je n'ai que le temps de t'embrasser, ainsi que ton mari et mon petit-fils, de tout mon cœur. Nous nous portons tous bien. La joie est générale à Rouen; tous les habitans sont sous les

fenêtres de Bonaparte, depuis son arrivée, et veulent à chaque instant le voir. Ils ne savent de quel nom le nommer; cela tient vraiment du délire. Je t'envoie une chanson que l'on chante dans les rues. J'ai reçu ta lettre; elle m'a fait grand plaisir.

Adieu, on me demande ma lettre. Bonaparte et Eugène t'embrassent, et ta mère t'aime de tout son cœur.

JOSÉPHINE.

LETTRE X.

Madame Bonaparte à sa fille, à Paris.

Lille, ce 20 messidor an XI (9 juillet 1803).

J'AI eu l'intention, ma chère Hortense, de te faire écrire par ton frère et par ces dames, pour te donner des nouvelles de Bonaparte et des miennes. Depuis mon départ de Paris, j'ai été constamment occupée à recevoir des compliments. Tu me connais; tu jugeras, d'après cela, si je ne préférerais pas une vie plus tranquille. Heureusement que la société de ces dames

me dédommage de la vie bruyante que je mène. Toutes mes matinées, et souvent mes soirées se passent à recevoir. Il faut encore aller au bal. Ce plaisir m'aurait été fort agréable, si j'avais pu le partager avec toi, ou du moins t'en voir jouir. C'est la privation la plus sensible à mon cœur, que celle qui me sépare de ma chère Hortense, et de mon petit-fils que j'aime presque autant que j'aime sa maman. Bonaparte et Eugène sont en très-bonne santé; ils sont partis ce matin pour Ostende; ils seront demain à Bruges, où je vais les rejoindre. Je leur ai dit que je t'écrirais aujourd'hui; ils me chargent de t'embrasser, ainsi que Napoléon. Bonaparte craint qu'il ne se souvienne plus de lui lorsque nous arriverons à Paris.

Tu sais, sans doute, que madame Leclerc* se marie; elle épouse le prince Borghèse. Elle a écrit, il y a deux jours, à Bonaparte, pour lui dire qu'elle le desirait pour son mari, et qu'elle sentait qu'elle serait très-heureuse avec lui. Elle demande à Bonaparte la permission pour le prince Borghèse de lui écrire pour lui faire la demande de sa main. Il paraît que c'est Joseph et M. Angelini qui ont fait ce mariage. Dans le cas où la famille ne t'en aurait pas parlé, n'en dis rien. Adieu; encore des visites. Je te quitte, ma chère Hortense, en t'embrassant de tout mon cœur, et en t'assurant que je t'aime, et que tu es ma fille chérie.

JOSÉPHINE.

* Pauline, sœur du premier consul, veuve du général Leclerc.

LETTRE XI.

Madame Bonaparte à sa fille, à Compiègne.

Paris, ce 17 pluviose an XII (7 février 1804).

J'ÉCRIS à Louis, ma chère Hortense; je l'engage à tenir la promesse qu'il nous a faite de passer avec nous les fêtes du carnaval, et, comme je compte sur sa parole, je compte aussi t'embrasser le jeudi gras. On attend ton arrivée pour

fixer les jours de bal. Bonaparte ne sera pas fâché de voir Louis; il devait lui faire dire de venir, et je m'en suis chargée avec plaisir.

Il s'est passé bien des choses depuis ton départ : l'homme qu'on devait fusiller et qui a demandé sa grâce, a révélé des choses importantes; il y avait à Paris quatre-vingts chouans déterminés à assassiner Bonaparte. Savary est parti avant-hier avec quarante gendarmes pour aller prendre Georges et dix-sept autres individus qui ne sont pas bien éloignés de Paris. Imagine-toi que Georges est à Paris, et aux environs, depuis le mois d'août; vraiment cela fait frémir; lorsque tu arriveras, je te donnerai tous les détails de cet horrible complot. On a déja

arrêté bien du monde. Ne dis rien de cela à personne; j'en excepte cependant ton mari.

Adieu, ma chère; je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. J'embrasse Napoléon.

JOSÉPHINE.

LETTRE XII.

L'Impératrice à sa fille la princesse Louis, à Paris.

Aix-la-Chapelle, ce 21 fructidor an XII (8 septembre 1804).

Les nouvelles que tu me donnes de Napoléon me font grand plaisir, ma chère Hortense, parce qu'outre l'intérêt bien tendre que je prends à lui, je songe aux inquiétudes dont tu es délivrée, et tu sais,

ma chère fille, que ton bonheur fera toujours partie du mien. L'Empereur a lu ta lettre; il m'a paru fâché de ne pas recevoir quelquefois de tes nouvelles. Il n'accuserait pas ton cœur s'il le connaissait comme moi : mais les apparences sont contre toi. Dès qu'il peut supposer que tu le négliges, ne perds donc pas un instant pour réparer des torts qui ne sont pas réels : dis-lui que c'est par discrétion que tu ne lui as pas écrit, que ton cœur souffrait même de la loi que le respect seul t'avait dictée; que, t'ayant toujours témoigné la bonté et la tendresse d'un père, tu trouverais de la douceur à lui offrir l'hommage de ta reconnaissance. Parle-lui aussi de l'espérance que tu conserves de me revoir à l'époque de tes couches. Je ne puis penser

à l'idée d'être loin de toi à ce moment. Sois sûre, ma chère Hortense, que rien ne peut m'empêcher de t'aller soigner; c'est pour toi, et encore plus pour moi; ainsi parles-en à Bonaparte, qui t'aime comme son enfant, ce qui ajoute beaucoup à mes sentiments pour lui. Adieu, ma bonne Hortense; je t'embrasse, ainsi que Napoléon, du plus tendre de mon cœur. Si ton mari est de retour, dis-lui mille choses aimables pour moi.

J'écris à Stéphanie * pour l'engager à aller passer chez madame Campan le temps où je serai absente. Je t'engage à lui persuader que cela est convenable. Comme

* Stéphanie de Tascher, cousine de l'Impératrice, mariée depuis au duc d'Aremberg.

tu serais peut-être trop fatiguée pour l'accompagner, dis à Émilie de me donner cette marque d'amitié. Il paraît que nous recevrons beaucoup de visites à Mayence.

JOSÉPHINE.



LETTRE XIII.

L'Impératrice à sa fille, à..........

Lyon, le 25 germinal an XIII.

Nous voici, ma chère Hortense, à la moitié de notre voyage. Depuis quatre jours nous sommes à Lyon, et à ma migraine près dont j'ai souffert un peu, la route ne m'a pas trop fatiguée. L'Empereur aussi se porte bien. Les acclamations les plus unanimes ont partout éclaté à son

passage; il s'est concilié tous les cœurs; et dans cette impression générale de joie et d'attachement à sa personne, j'aurais peine à dire quelle ville s'est le plus distinguée. Nous partons pour Chambéry demain. C'est avec bien de la joie que je vois s'avancer le moment où je pourrai embrasser Eugène; mais mon plaisir ne sera pas complet, et en me rapprochant de l'un de mes enfants, je sens avec bien du regret que je serai séparée d'une autre qui ne m'est pas moins chère.

Adieu, ma bonne Hortense; donne-moi souvent de tes nouvelles, et reçois un tendre baiser. Mille choses à ton mari. J'embrasse Napoléon Louis.

JOSÉPHINE.

—

LETTRE XIV.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Saint-Amand.

Saint-Cloud, ce 7 thermidor an XIII (20 juillet 1805).

Je charge un de mes écuyers, qui va rejoindre son régiment, de te remettre cette lettre, ma chère Hortense, et de remettre aussi à Napoléon des joujoux ; je suis toujours bien triste d'être séparée de ton

frère *. J'espérais, en revenant en France, retrouver ma chère fille. Cette idée me consolait; mais ma vie se passe tristement et toujours éloignée des personnes que j'aime. Je vais dans quelques jours me trouver absolument seule. Je pars lundi ou mardi pour Plombières, où je resterai en tout un mois. Ma santé, sans être très-mauvaise, exige cependant que je me repose un peu des fatigues du long voyage que je viens de faire, et surtout du chagrin que j'ai eu de laisser Eugène en Italie. J'ai reçu hier une lettre de lui; il se porte bien et travaille beaucoup. Il regrette bien d'être éloigné de sa mère et de sa tendre sœur. Hélas! il y a sûrement

* Le prince Eugène venait d'être nommé vice-roi d'Italie.

bien des gens qui envient son sort, et qui le croient bien heureux : ceux-là ne lisent pas dans son cœur. En t'écrivant, ma chère Hortense, je ne voulais pas te communiquer ma tristesse ; je ne voulais que te parler de ma tendresse pour toi, pour tes enfants, te dire combien j'étais heureuse d'avoir auprès de moi ton fils Louis depuis mon retour.

L'Empereur, sans me rien dire, l'a envoyé chercher aussitôt son arrivée à Fontainebleau. J'ai été bien touchée de cette attention de sa part ; il a senti que j'avais besoin de voir un second toi-même, un petit être charmant créé par toi. Il se porte à merveille ; il est très-gai, il ne mange que la soupe que lui donne sa nourrice ; il ne vient jamais lorsque nous

sommes à table; l'Empereur le caresse beaucoup. Écris-moi souvent, ma chère Hortense, j'ai besoin d'avoir de tes nouvelles; donne-m'en de la santé de ton mari. Corvisart doit être maintenant auprès de lui. J'espère que les eaux lui feront du bien. On dit qu'elles ont fait des cures étonnantes.

Eugène m'a remis pour toi un collier en malachites gravées en relief; je te le donnerai à ton retour. M. Bergheim t'en remettra un que j'ai acheté à Milan; ce sont des améthystes gravées, et qui iront très-bien sur ta belle peau blanche; je n'ai pas eu le temps de les faire mieux monter. — L'Empereur a signé le contrat de mariage de mademoiselle de Boubers avec M. de Lauriston; il a fait cadeau à la de-

moiselle, de trente mille livres; madame de Boubers a paru être très-contente; c'est une personne de grand mérite qui t'est fort attachée, et qui mérite l'amitié que tu lui témoignes. Dis mille choses de ma part au prince Louis; embrasse pour moi Napoléon, et crois, ma chère fille, à la tendresse de ta mère.

JOSÉPHINE.



LETTRE XV.

L'Impératrice à sa fille, à Paris.

Strasbourg, ce 30 vendémiaire an XIV (22 octobre 1805).

J'AVAIS promis, ma chère Hortense, au prince Joseph, qui m'a écrit une lettre très-aimable, de lui envoyer un courrier aux premières nouvelles que je recevrais. J'ai été hier à même de remplir ma pro-

messe. M. de Thiars m'a écrit, par ordre de l'Empereur, tous les détails de nos succès, et je les ai aussitôt fait passer au prince Joseph, en le priant de t'en faire part, ainsi qu'à ton mari. Les événements heureux se succèdent, et aujourd'hui j'ai reçu une lettre de l'Empereur. Je te l'envoie, et je suis bien sûre qu'elle te fera le même plaisir qu'à moi. Je te recommande de me la garder pour me la remettre à mon retour. Toutes les personnes de la maison de l'Empereur se portent bien. Il n'y a pas eu un seul général blessé, et tu peux le dire à toutes les dames dont les maris sont à l'armée.

Jeudi on chantera un *Te Deum*, et je donnerai le même jour une fête aux dames de Strasbourg.

Adieu, ma chère Hortense, je t'aime de tout mon cœur, et je t'embrasse de même. Mille amitiés à ton mari; j'embrasse tes enfants.

JOSÉPHINE.



LETTRE XVI.

L'Impératrice à sa fille, à Paris.

Munich....... an XIV.

Me voici à Munich, ma chère Hortense, un peu fatiguée, quoiqu'assez bien portante. J'y ai reçu ta lettre; elle m'a fait le plus grand plaisir; mais je suis extrêmement surprise des bruits dont tu me parles. Assurément, s'il était réellement question du mariage de ton frère, tu es la première

personne à laquelle j'en aurais fait part. L'on m'a bien dit que des gazettes allemandes en ont parlé, tandis que j'étais à Strasbourg. Je me rappelle qu'à cette époque tout le monde croyait à ce mariage. Je me trouvai la seule qui ne fût pas dans le secret. Tu sens fort bien, ma chère amie, que l'Empereur, qui ne m'a jamais rien dit à ce sujet, ne marierait pas Eugène sans que j'en eusse connaissance. Au reste, j'accepte les bruits publics; j'aimerais beaucoup à l'avoir pour belle-fille*; elle est charmante de caractère, et belle comme un ange; elle réunit à une belle figure la plus belle taille que je connaisse.

Je ne suis pas plus instruite du moment

* La princesse Auguste-Amélie de Bavière.

où l'Empereur doit retourner à Paris, ni de celui où il viendra à Munich. Il m'a envoyé hier un de ses aides-de-camp, avec la nouvelle d'une victoire complète remportée sur les Russes. Il m'a écrit quatre lignes, me dit que sa santé est très-bonne, et ne me parle pas encore de retour. Je suis fort contente de ce que tu me marques de la conduite que Stéphanie a tenue. Elle a raison de vouloir attendre ce que l'Empereur décidera pour elle; c'est à lui que je laisse le soin d'établir ma famille, et, jusqu'à ce qu'il se soit expliqué à son sujet, ce qu'elle peut faire de mieux, c'est de continuer à se conduire comme elle a commencé.

M. Deschamps * a dû t'envoyer la re-

* Secrétaire des commandements de l'Impératrice.

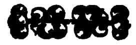
lation de mon voyage, et les détails de la manière dont j'ai été reçue dans toutes les cours. A Augsbourg, la princesse Cunégonde m'a beaucoup parlé de madame de Boubers; elle est enchantée de la savoir auprès de toi; elle m'a priée de te la recommander : il paraît qu'elle a conservé pour madame de Boubers un très-grand attachement.

Adieu, ma chère Hortense; je t'embrasse, ainsi que tes enfants, de tout mon cœur. Lorsque la famille te parlera de mariage, tu peux lui faire part de ma lettre : tu peux même la communiquer à madame Murat.

Au moment où je fermais ma lettre, on m'annonce, ma chère Hortense, un page avec une lettre de l'Empereur. Je

voudrais bien t'envoyer cette lettre, mais je la garde encore aujourd'hui; je veux la relire. L'Empereur me marque qu'il a vu l'empereur d'Allemagne, et qu'il est convenu avec lui de faire vite la paix.

JOSÉPHINE.



LETTRE XVII.

L'Impératrice à sa fille, à Paris.

Munich, ce 17 nivose an XIV (7 janvier 1806).

Je ne veux pas perdre un moment, ma chère Hortense, pour t'apprendre que le mariage d'Eugène avec la princesse Auguste, fille de l'électeur de Bavière, vient d'être définitivement arrêté. Tu sentiras

comme moi tout le prix de cette nouvelle preuve d'attachement que l'Empereur donne à ton frère. Rien au monde ne pouvait être plus agréable pour moi que cette alliance. La jeune princesse réunit à une figure charmante toutes les qualités qui rendent une femme intéressante et aimable. Je conçois tous les regrets que tu éprouves de ne pas venir te réunir à nous à Munich, et je ne suis pas étonnée du chagrin que t'a fait la lettre que ton mari t'a écrite à ce sujet; mais je sens bien que tu n'as pas eu la force de résister à de vives instances. Au reste, ce qui doit être une consolation pour toi, c'est que le mariage ne se fera pas ici, il aura lieu à Paris; ainsi tu seras témoin du bonheur de ton frère, et le mien sera parfait, puis-

que je me trouverai réunie à mes chers enfants. Ma santé est assez bonne, et le bonheur que j'éprouve de l'idée de revoir mon fils ne peut que contribuer à la maintenir.

Adieu, ma chère Hortense; j'espère que nous serons tous bientôt réunis *.

JOSÉPHINE.

* Après le mariage du prince Eugène, qui se fit à Munich, l'Impératrice revint à Paris, et ne jouit pas long-temps du plaisir de se retrouver avec sa fille, qui, à cette époque, fut nommée reine de Hollande.



L'Empereur Napoléon à sa belle-fille, la princesse Hortense *.

Munich, ce 9 janvier 1806.

Ma fille, Eugène arrive demain, et se marie sous quatre jours. J'aurais été fort aise que vous eussiez assisté à son mariage : à présent, il n'est plus temps. La princesse Auguste est grande, belle et pleine de bonnes qualités, et vous aurez, en tout, une sœur digne de vous.

Mille baisers à M. Napoléon.

Napoléon.

* Nous croyons devoir donner ici la lettre écrite, à l'occasion de ce mariage, par l'Empereur Napoléon à sa belle-fille.

LETTRE XVIII.

L'Impératrice à sa fille, la reine de Hollande, à la Haye.

Saint-Cloud, ce 15 juillet 1806.

Je ne veux pas laisser partir Després *, ma chère Hortense, sans le charger d'une petite lettre pour toi. Depuis ton départ j'ai toujours été souffrante, triste et mal-

* Secrétaire des commandements de la reine de Hollande.

heureuse; j'ai même été obligée de garder le lit, ayant eu quelques accès de fièvre. La maladie a tout-à-fait disparu, mais le chagrin me reste. Comment n'en pas avoir, d'être séparée d'une fille comme toi, tendre, douce et aimable, qui faisait le charme de ma vie? Les fêtes sont encore retardées; elles n'auront lieu qu'au 15 septembre. J'ai l'espoir que ce retard te fera passer l'hiver avec nous. Je compte sur la promesse de ton mari, sur la tienne, et sur celle de l'Empereur. Eugène sera ici à cette époque. Sa femme est décidément grosse. J'ai reçu hier une lettre d'Eugène, qui m'annonce cette nouvelle. Il est bien content.

Comment va ton mari? mes petits-enfants sont-ils bien portants? Mon Dieu!

que je suis triste de ne plus les voir quelquefois! Et ta santé, ma chère Hortense, est-elle bonne? Si jamais tu étais malade, fais-le-moi dire; je me rendrais tout de suite près de ma bien-aimée fille. Toute la famille se porte bien. J'ai eu des nouvelles de la princesse de Bade; elle a été reçue très-bien dans la famille de son mari. Le prince Murat va être grand-duc de Berg. Je compte écrire ces jours-ci à ton mari pour lui demander son intérêt pour M. d'Osmond. On dit beaucoup de bien de ce jeune homme: on le dit sage, instruit, sachant très-bien l'italien, l'anglais et une autre langue; il demande une place d'écuyer auprès du roi. Il a une sœur * qui a

* Madame de Boignes.

quatorze mille louis de revenu, et qui pourvoira à tout ce qui lui sera nécessaire. M. d'Aremberg est toujours bien amoureux de Stéphanie *. Tu sais qu'il est parti pour les eaux. Son contrat de mariage est fait; il paraît qu'il se mariera au mois de septembre. Toute la famille d'Aremberg part ces jours-ci pour la Belgique; la mère et le fils se proposent d'aller en Hollande te faire une petite visite. Plus je connais cette famille, plus je trouve ma cousine heureuse de lui appartenir. Voilà une bien longue lettre; j'ai voulu me dédommager aujourd'hui de la privation de ne t'avoir pas écrit depuis ton départ.

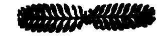
Adieu, ma chère Hortense, ma tendre

* Mademoiselle Stéphanie Tascher, cousine de l'Impératrice.

fille; pense souvent à ta mère, et persuade-toi bien qu'il n'y a pas de fille plus chérie que toi.

Mille choses aimables à ton mari; j'embrasse mes petits-enfants. Tu serais bien aimable de m'envoyer quelquefois de tes romances.

JOSÉPHINE.



LETTRE XIX.

L'Impératrice à sa fille, à La Haye.

1806.

Toutes tes lettres, ma chère Hortense, sont charmantes, et tu es bien aimable de m'en envoyer souvent. J'ai aussi des nouvelles d'Eugène et de sa femme; je vois qu'ils sont heureux, et je le suis beaucoup moi-même, surtout en ce moment;

car j'irai avec l'Empereur, et je fais mes apprêts de voyage. Je t'assure que cette nouvelle guerre, si elle doit avoir lieu, ne me donne aucune crainte; mais, plus je serai près de l'Empereur, moins j'en aurai, et je sens que je ne vivrais pas, si je restais ici. Un autre sujet de joie pour moi est de te revoir à Mayence. L'Empereur me charge de te dire qu'il vient de donner une armée de 80,000 hommes au roi de Hollande, et que son commandement s'étendra tout près de Mayence. Il pense que tu viendras rester avec moi à Mayence. Juge, ma chère Hortense, si c'est là une nouvelle agréable pour une mère qui t'aime aussi tendrement. Chaque jour, nous recevrons des nouvelles de l'Empereur et de ton mari; nous nous en ré-

jouirons ensemble. Le grand-duc de Berg m'a parlé de toi et de tes enfants; embrasse-les pour moi, jusqu'à ce que je puisse les embrasser moi-même, ainsi que ma chère fille, et j'espère que ce sera bientôt. Mille amitiés bien tendres au Roi; l'Empereur te dit mille choses.

JOSÉPHINE.

LETTRE XX.

L'Impératrice à sa fille, à La Haye.

Paris, le 3 février 1807*.

Je suis arrivée ici, ma chère Hortense, le 31 au soir, ainsi que j'y avais compté. Mon voyage a été heureux, si je peux l'appeler ainsi, lorsqu'il m'éloigne de

* L'Impératrice et sa fille, qui s'étaient réunies à Mayence, étaient retournées ensuite, l'une à Paris, l'autre en Hollande.

l'Empereur. J'ai reçu cinq lettres de lui depuis mon départ. J'ai bien besoin que tu m'écrives, surtout à présent que tu n'es plus auprès de moi pour me consoler. Donne-moi de tes nouvelles, parle-moi de ton mari et de tes enfants. Bien que je reçoive ici plus de monde qu'à Mayence, mon cœur n'en est pas moins seul, et, en m'écrivant, tu me tiendras encore compagnie.

Adieu, ma chère fille ; je t'aime et t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE XXI.

L'Impératrice à sa fille, à La Haye.

Paris, le 7 mars 1807.

J'ai eu beaucoup de plaisir à parler de toi avec M. de Janssens. Je vois, d'après tout ce qu'il m'a dit de la Hollande, que le roi y est très-aimé, et tu as aussi ta part de l'affection générale. Cela m'a rendue

heureuse. Ma santé est assez bonne en ce moment; mais j'ai toujours le cœur bien triste.

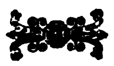
Toutes les lettres particulières que j'ai reçues s'accordent à dire que l'Empereur s'est très-exposé à la bataille d'Eylau. Je reçois très-souvent de ses nouvelles, et quelquefois deux lettres par jour; c'est une grande consolation, mais cela ne le remplace pas. J'ai été, il y a quelques jours, témoin d'un accident affreux à l'Opéra. L'actrice qui faisait Minerve dans le ballet d'Ulysse est tombée de 20 pieds, et s'est cassé le bras. Comme elle est pauvre et mère de famille, je lui ai envoyé 50 louis. M. de Janssens m'a donné un petit sauvage qui est vraiment charmant et fort amusant. On l'a mené hier à l'Opéra, et

l'on a eu toutes les peines du monde à l'empêcher de siffler et de danser.

Adieu, ma chère Hortense, je t'aime tendrement, et je t'embrasse de même. Si tu veux que je sois plus heureuse, fais-moi espérer que j'aurai dans neuf mois une petite-fille. Fais mille amitiés de ma part au Roi.

J'embrasse tes enfants.

JOSÉPHINE.



LETTRE XXII.

L'Impératrice à sa fille, à La Haye.

Paris, le 29 mars 1807.

J'ai été indisposée, ma chère Hortense, pendant plusieurs jours; je me trouve beaucoup mieux aujourd'hui; j'en profite pour t'écrire. C'est madame de Villeneuve qui te remettra ma lettre. La semaine dernière m'a paru bien rapide et bien agréable; je l'ai passée à Malmaison, au milieu des travaux que l'on y fait, et cette

occupation m'a rendu la santé. Tu auras appris avec bien du plaisir l'heureux accouchement de la princesse Auguste. Eugène est enchanté de sa fille ; il se plaint seulement de ce qu'elle dort trop, ce qui l'empêche de la voir à son aise. Je reçois à l'instant des nouvelles de Milan ; tout le monde se portait très-bien. L'Empereur me donne souvent de ses nouvelles. Sa dernière lettre est du 17 ; il m'assure que sa santé est très-bonne, mais il ne parle pas de son retour, et je ne serai heureuse que lorsqu'il sera ici. Dis mille choses aimables de ma part au Roi ; j'embrasse tes enfants, et toi aussi, ma chère fille, bien tendrement ; tu connais mon cœur et toute mon affection pour toi.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXIII.

L'Impératrice à sa fille, à la Haye.

Paris, ce 2 avril 1807.

Lady Shaftesbury desire, ma chère fille, que je lui donne pour toi un mot de recommandation; j'y consens d'autant plus volontiers que je crois cette dame digne de ton intérêt. Elle a passé six mois ici avec la permission de l'Empereur, et le

prince Jérôme lui a donné, pour le roi de Hollande, une lettre de recommandation. J'ignore ce que lady Shaftesbury peut desirer de toi; mais je serais charmée que tu lui fusses utile, si l'occasion s'en présente.

Adieu, ma chère Hortense, je t'aime et t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE XXIV.

L'Impératrice à sa fille, à La Haye.

Ce 14 mai, 10 heures du soir, 1807.

J'ARRIVE à l'instant au château de Lacken *, ma chère fille; c'est de là que je t'écris, c'est là que je t'attends. Viens me

* L'Impératrice, à la nouvelle de la mort de son petit-fils, vint à Lacken, palais près de Bruxelles, d'où elle ramena sa fille à Paris, et s'en sépara encore, parce qu'on ordonna à la reine de Hollande le voyage des Pyrénées.

rendre la vie; ta présence m'est nécessaire, et tu dois avoir besoin aussi de me voir, et de pleurer avec ta mère. J'aurais bien voulu aller plus loin; mais les forces me manquent, et d'ailleurs je n'ai pas eu le temps de prévenir l'Empereur. J'ai retrouvé du courage pour venir jusqu'ici; j'espère que tu en trouveras aussi pour venir voir ta mère.

Adieu, ma chère fille; je suis accablée de fatigue, mais surtout de douleur.

JOSÉPHINE.



LETTRE XXV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à son passage à Bordeaux.

Saint-Cloud, ce 27 mai 1807.

J'AI beaucoup pleuré depuis ton départ, ma chère Hortense, cette séparation m'a été bien pénible; et pour me donner le courage de la supporter, il ne fallait pas moins que la certitude du bien que te feront les voyages. J'ai reçu de tes nouvelles par madame de Broc. Je te prie de la re-

mercier de cette attention, et de lui dire de m'écrire lorsque tu ne le pourras pas toi-même. J'ai eu aussi hier des nouvelles de ton fils; il est au château de Lacken, très-bien portant, et attendant l'arrivée du Roi. L'Empereur m'a encore écrit; il partage bien vivement notre malheur. J'avais besoin de cette consolation, car je n'en ai plus depuis ton départ. Toujours seule avec moi-même, chaque instant me rappelle le sujet de notre douleur, et mes pleurs ne cessent de couler.

Adieu, ma chère fille; conserve-toi pour une mère qui t'aime tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXVI.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Cauterets.

Saint-Cloud, 4 juin 1807.

Ta lettre m'a bien soulagée, ma chère Hortense, et les nouvelles de ta santé, que je reçois par tes dames, contribuent beaucoup à me rendre plus tranquille. L'Empereur a été vivement affecté; dans toutes ses lettres, il cherche à me donner du courage; mais je sais que ce malheureux événement lui a été très-sensible. Le Roi est arrivé hier soir à Saint-Leu; il m'a

mandé qu'il viendrait me voir aujourd'hui : il doit me laisser le petit, pendant son absence. Tu sais combien j'aime cet enfant, et les soins que j'aurai pour lui. Je desire que le Roi prenne la même route que toi ; ce sera, ma chère Hortense, une consolation pour tous deux de vous revoir.

Toutes les lettres que j'ai reçues de lui depuis son départ, sont remplies de son attachement pour toi. Ton cœur est trop sensible pour n'en être pas touché.

Adieu, ma chère fille ; prends soin de ta santé ; la mienne ne se rétablira que lorsque je n'aurai plus à souffrir pour les personnes que j'aime. Je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXVII.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Cauterets.

Saint-Cloud, 11 juin 1807.

JE joins ici, ma chère Hortense, une lettre* que l'Empereur m'a envoyée pour toi, et qu'il me charge de te faire passer.

* La lettre de l'Empereur à la Reine de Hollande, dont il est fait mention ici, est datée de Dantzig, le 2 juin 1807. Elle est rapportée en note à la suite de celle n° CXXIX, de l'Empereur à l'Impératrice, page 328 du premier volume de ce Recueil.

L'Empereur est à Dantzig. Sa santé est parfaite. Le maréchal Lefebvre est créé duc de Dantzig, avec cent mille francs de revenus de terre en France. Ton fils se porte à merveille, il m'amuse beaucoup; il est si doux; je trouve qu'il a toutes les manières de ce pauvre enfant que nous pleurons.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE XXVIII.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Canterets.

Saint-Cloud.... 1807.

TA lettre m'a vivement touchée, ma chère fille; je vois combien ta douleur est toujours profonde, et je le sens encore mieux par celle que j'éprouve moi-même. Nous avons perdu tout ce qu'il y avait de plus digne d'être aimé; mes larmes coulent comme le premier jour. Ces regrets sont trop justes pour que la

raison puisse y mettre un terme; mais, ma chère Hortense, elle doit les modérer. Tu n'es pas seule au monde. Il te reste un mari, un enfant intéressant, et une mère dont tu connais la tendresse; tu te dois à tout ce qui t'aime encore, et tu es trop sensible pour que tout cela ne te soit plus qu'étranger et indifférent. Pense à nous, ma chère fille; que ce souvenir en calme un autre légitime et douloureux. Je compte sur ton attachement pour moi, et sur ta raison. J'espère aussi que les voyages et les eaux te feront du bien. Ton fils se porte à merveille, il est charmant. Ma santé est un peu meilleure; mais tu sais qu'elle dépend de la tienne.

Adieu, je t'embrasse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXIX.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Cauterets.

Saint-Cloud, le 10 juillet 1807.

Je reçois souvent, ma chère Hortense, des nouvelles de l'Empereur; il me parle beaucoup de l'empereur Alexandre, dont il paraît très-satisfait. Il m'a envoyé M. de

Monaco et M. de Montesquiou pour me donner des détails sur ce qu'ils ont vu. Ces messieurs racontent que la première entrevue était un spectacle magnifique. Les deux armées étaient sur la rive droite et sur la rive gauche du Niémen. L'Empereur est arrivé le premier au pavillon construit au milieu de la rivière; la barque de l'empereur Alexandre a eu quelque peine à s'en approcher, ce qui a fourni à ce dernier quelques mots agréables sur son empressement mal secondé par le fleuve. On dit qu'au moment où les deux Empereurs se sont embrassés, des acclamations universelles sont parties des deux rives. Ce qui augmente encore pour moi l'intérêt de ces heureuses nouvelles, c'est l'espérance que j'ai de revoir bientôt l'Empereur.

Pourquoi, ma chère Hortense, ce bonheur est-il troublé par des souvenirs si douloureux qui ne s'effaceront jamais? Ton petit se porte parfaitement bien; son teint n'est plus reconnaissable. J'espère que les eaux te feront du bien, ainsi qu'au Roi: rappelle-moi à son souvenir, et crois, ma chère fille, à toute la tendresse de ta mère.



LETTRE XXX.

L'Impératrice à sa fille, à Paris.

Bordeaux, ce 23 avril 1808.

JE suis, ma chère Hortense, au comble de la joie; la nouvelle de ton heureux accouchement m'a été apportée hier par M. de Villeneuve; j'ai senti mon cœur

battre en le voyant entrer; mais j'avais l'espérance qu'il n'avait à m'apprendre qu'un heureux événement, et mon pressentiment ne m'a pas trompée. Je viens de recevoir une seconde lettre de l'archichancelier, qui m'assure que tu te portes bien, ainsi que ton fils. Je sais que Napoléon se console de n'avoir pas une sœur, et qu'il aime déja beaucoup son frère. Embrasse-les pour moi tous les deux. J'ai reçu hier une lettre de l'Empereur : sa santé est très-bonne. Le prince des Asturies et don Carlos avaient dîné chez lui la veille; il attendait, pour le lendemain, le roi Charles IV et la reine. Mais je n'ose t'écrire trop longuement, de crainte de te fatiguer. Ménage-toi avec les plus grands soins; ne reçois pas trop de monde dans

ces premiers moments. Fais-moi donner tous les jours de tes nouvelles; je les attends avec autant d'impatience que je t'aime avec tendresse.

JOSÉPHINE.



LETTRE XXXI.

L'Impératrice à sa fille, à Paris.

Bordeaux, ce 25 avril 1808.

Je reçois, ma chère Hortense, une lettre de l'Empereur, qui m'annonce qu'il avait appris que tu étais accouchée d'un garçon, et qu'il en avait éprouvé une très-grande joie. Il paraît qu'il en avait la nouvelle avant l'arrivée de M. de Villeneuve. L'Em-

pereur me mande en même temps de venir le retrouver à Bayonne. Tu juges, ma chère fille, que c'est un grand bonheur pour moi de ne pas quitter l'Empereur; aussi, je pars demain de grand matin. Les nouvelles que je reçois de ta santé me font plaisir. Je t'engage toujours à te bien ménager, et surtout à éviter de recevoir du monde dans ces premiers jours-ci. Je serai trois ou quatre jours sans t'écrire, mais aucun moment sans penser à toi. Je t'embrasse.

Adieu, ma chère Hortense.

JOSÉPHINE.

L'Empereur se porte toujours bien.

LETTRE XXXII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux de Bade.

Strasbourg, le 16 mai 1809.

Je reçois à l'instant une lettre de l'Empereur, qui me mande qu'il m'envoie le frère de la maréchale Lannes pour m'annoncer la reddition de Vienne : je n'ai pas voulu me coucher, ma chère Hortense, sans te faire part de cette heureuse nou-

velle, et t'envoyer la proclamation de l'Empereur. Tu pourras faire donner cette nouvelle au grand-duc héréditaire de Bade. Stéphanie pourra la lui mander.

Adieu, ma chère amie; je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants.

JOSÉPHINE.

P. S. M. Deschamps t'a envoyé aujourd'hui une lettre de la princesse Auguste; je te prie de me la renvoyer. Tu as dû recevoir, par l'homme qui accompagne ton fourgon, une dépêche télégraphique d'Italie, qui annonçait qu'Eugène poursuit l'ennemi, et qu'il était à Udine le 12.



LETTRE XXXIII.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Bade.

Strasbourg, 1er juin 1809.

Je t'envoie, ma chère Hortense, une lettre de l'Empereur pour toi * : j'étais si

* Nous plaçons ici cette lettre :

A la reine de Hollande.

Ebersdorf, 28 mai 1809.

Ma fille, je suis très-mécontent que vous soyez sortie de France sans ma permission, et surtout que vous en ayez

inquiète de n'en pas recevoir de lui que je l'ai ouverte; j'ai vu avec peine qu'il était mécontent de ton séjour aux eaux de Bade. Je t'engage à lui écrire tout de suite que tu avais prévenu ses intentions, et que tes enfants sont auprès de moi; que tu ne les as eus que quelques jours pour les voir et leur faire changer d'air. Le page qui

fait sortir mes neveux. Puisque vous êtes aux eaux de Bade, restez-y; mais, une heure après avoir reçu la présente lettre, renvoyez mes deux neveux à Strasbourg, auprès de l'Impératrice; ils ne doivent jamais sortir de France. C'est la première fois que j'ai lieu d'être mécontent de vous; mais vous ne deviez pas disposer de mes neveux sans ma permission : vous devez sentir le mauvais effet que cela produit. Puisque les eaux de Bade vous font du bien, vous pouvez y rester quelques jours; mais, je vous le répète, ne perdez pas un moment pour renvoyer mes neveux à Strasbourg. Si l'Impératrice va aux eaux de Plombières, ils l'y accompagneront; mais ils ne doivent jamais passer le pont de Strasbourg.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

m'est annoncé par la lettre de Meuneval *
n'est pas encore arrivé, j'espère qu'il
m'apportera une lettre de l'Empereur,
à moins qu'il ne soit aussi fâché contre
moi, de ce que tu as été à Bade. Tes enfants sont arrivés en très-bonne santé.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse.

JOSÉPHINE.

* Secrétaire de l'Empereur.



LETTRE XXXIV.

L'Impératrice à sa fille, aux eaux de Cauterets.

Saint-Cloud, 19 juin 1809.

J'ai appris, ma chère Hortense, avec beaucoup de plaisir, par mademoiselle Cochelet, que tu étais arrivée à Bagnères, et que tu étais contente de la beauté du pays que tu avais traversé; elle m'a mandé aussi, comme je l'en avais chargée, que tu

commençais à sentir davantage tes douleurs : cela me donne beaucoup d'espérances pour le rétablissement de ta santé. Par là, je me consolerai plus aisément de l'altération de la mienne. Je sens qu'elle a de la peine à revenir, et j'ai beaucoup maigri; mais je suis heureuse d'avoir auprès de moi ton fils : il est charmant; je m'attache à lui de plus en plus, en pensant qu'il sera ta consolation : ses petites raisons m'amusent beaucoup. Tu peux être bien tranquille sur sa santé; il se fortifie tous les jours, et son teint est très-beau.

J'ai encore un autre sujet de satisfaction que tu partageras. Eugène m'a mandé que sa femme est grosse. Je voudrais bien aller te rejoindre; mais l'Empereur n'a pas répondu à l'article de ma lettre où je lui

en faisais la demande. On commence à croire qu'il pourrait être de retour ici dans le courant d'août; c'est ce que je désire le plus, mais je n'ose l'espérer. Sa santé est toujours très-bonne.

Adieu, ma chère Hortense; dis à mademoiselle Cochelet que je suis sensible à son attention, et que je lui demande toujours la même exactitude. Tu as dû recevoir plusieurs lettres de moi. Je suis bien loin de toi, mais j'embrasse souvent ton fils, et j'aime à me figurer que c'est ma chère fille que j'embrasse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXXV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Compiègne, après le divorce.

Navarre, 3 avril 1810.

Je suis arrivée ici en bonne santé, ma chère Hortense, quoiqu'un peu fatiguée de la route. J'ai été triste de l'accueil que j'ai reçu. Les habitants d'Évreux ont marqué beaucoup d'empressement à mon arrivée; mais cet appareil de fête ressemblait un peu aux compliments de condoléance.

On me plaignait sans doute de n'être plus rien, mais j'éloigne toutes ces idées douloureuses. L'Empereur est heureux, il doit l'être, et le sera de plus en plus; cette pensée est une grande consolation pour moi, et la seule qui soutienne mon courage. Navarre deviendra un très-beau séjour, mais il demande beaucoup de réparations et de dépenses. Tout absolument y est à refaire. Le château n'est pas habitable. Les personnes que j'ai amenées n'ont qu'une petite chambre chacune, et dont la porte et les fenêtres ne ferment pas. Mon logement est de même très-petit et peu commode, et les boiseries en sont en mauvais état. Le parc est magnifique : c'est un vallon entre deux coteaux plantés de bois de la plus grande beauté; mais il y a

trop d'eau, ce qui rend ce séjour humide et malsain; il faut habiter Navarre aux mois de mai, juin, juillet, et même au commencement d'août. Alors c'est le lieu le plus enchanteur qui existe. Dans cette saison-ci Malmaison me sera plus favorable. Le peu de jours que j'y ai passés m'avait déja fait beaucoup de bien, et je compte y retourner dans un mois ou trois semaines. J'avais invité à venir ici toutes les personnes de ma maison, mais plusieurs n'ont pas pu s'y rendre; je n'ai donc avec moi que mesdames d'Arberg, d'Audenarde et de Viel-Castel, ainsi que madame Gazzani, qui était arrivée il y a trois jours. J'attends encore mesdames de Colbert et de Turenne. Les hommes qui m'ont accompagnée sont MM. de Monaco, de

Viel-Castel, Turpin, Pourtalès et d'Andlaw. La vie que je mène est celle de la campagne. Je sors à pied ou en calèche lorsqu'il ne pleut pas; le soir je fais ma partie de trictrac avec l'évêque d'Évreux, homme très-aimable, malgré ses soixante-quinze ans. Le temps est un peu long; mais il me le paraîtra moins, lorsque tu seras ici. Je t'attends avec impatience. J'ai fait préparer ton logement : il n'est pas beau, tu ne seras que campée; mais tu sais avec quelle tendresse tu seras reçue.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse.

JOSÉPHINE.

Si l'Empereur te demandait de mes nouvelles, dis-lui, ce qui est vrai, que ma seule occupation est de penser à lui.

LETTRE XXXVI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Compiègne.

Navarre, le 4 avril 1810.

Je suis touchée, ma chère Hortense, de tous les chagrins que tu éprouves. J'espérais qu'il n'était plus question de ton retour en Hollande, et que tu aurais un peu de repos. Je sens combien tu dois souffrir de ces contrariétés, mais je t'engage à ne pas t'en affecter. Tant qu'il me restera quelque chose, tu seras maîtresse de ton

sort; peine et bonheur, tu sais que je partage tout avec toi. Prends donc un peu de courage, ma chère fille, nous en avons bien besoin l'une et l'autre; souvent le mien est trop faible, et le chagrin me fait mal, mais j'attends tout du temps et de mes efforts. Je profite pour t'écrire du départ de Berthaut. Je te donnerai dans une autre lettre quelques détails sur Navarre, en attendant que tu viennes en juger toi-même.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants.

Joséphine.

Embrasse pour moi Eugène et Auguste.

LETTRE XXXVII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Amsterdam.

Navarre, le 3 mai 1810.

J'ai reçu ta lettre, ma chère Hortense, et je vois avec bien de la peine que ta santé n'est pas bonne; j'espère que le repos la rétablira, et je ne doute pas que le Roi n'y contribue aussi de tout son pou-

voir par ses soins et son attachement. Chaque jour lui fera voir de plus en plus combien tu le mérites. Ménage-toi, ma chère fille; tu sais combien j'ai besoin de toi. Mon cœur a souffert au point d'altérer un peu ma santé; mais le courage triomphe des peines, et je commence à être un peu mieux. Je compte aller au commencement de juin aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qui me sont ordonnées par Corvisart. Je passerai quelques jours avant à Malmaison. Je m'y rendrai du 20 au 21 de ce mois, car le séjour de Navarre me plaît beaucoup; je suis étrangère là à toutes les intrigues. Je sais que les eaux te sont absolument nécessaires cette année; je desirerais que celles d'Aix-la-Chapelle pussent te convenir, j'aurais un grand bonheur

à passer ce moment avec toi. Eugène a dû te mander qu'il était du voyage de l'Empereur à Anvers.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement, et je t'aime de même.

JOSÉPHINE.

Embrasse pour moi Napoléon.

LETTRE XXXVIII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Amsterdam.

Navarre, le 15 mai 1810.

J'ÉTAIS extrêmement inquiète de ta santé, ma chère Hortense; je savais que tu avais éprouvé quelques mouvements de fièvre, et j'avais besoin d'être rassurée. Ta lettre du 10 vient de me parvenir, mais elle ne m'a pas donné la consolation que j'en attendais; j'y trouve un abandon de toi-même qui m'a fait beaucoup de

peine. Tu dois tenir à la vie par tant de liens! Et si tu as un peu d'amitié pour moi, est-ce donc quand je ne suis pas heureuse que tu dois penser si tranquillement à m'abandonner? Prends courage, ma chère fille, et surtout soigne ta santé. Je suis persuadée, comme je te l'ai mandé, que les eaux qui t'ont été ordonnées te feraient du bien. Parles-en au Roi avec franchise; il ne se refusera certainement pas à une chose nécessaire à ta santé. Je compte toujours aller aux eaux au mois de juin; mais je ne crois pas que ce soit à celles d'Aix-la-Chapelle; ce serait plutôt à Aix en Savoie, et je préfère ce dernier séjour. Ma santé a surtout besoin de distraction, et j'espère en trouver davantage dans un lieu que je n'ai pas encore vu, et

dont la position est pittoresque. Elles sont surtout renommées pour les nerfs. Je t'engagerais à les prendre de préférence à celles de Plombières : nous passerions ce moment ensemble. Réponds-moi tout de suite sur cet article. Nous pourrions loger ensemble ; tu n'aurais pas besoin d'amener beaucoup de monde ; j'en aurai très-peu, comptant voyager incognito. Je vais demain à Malmaison, où je resterai jusqu'à mon départ pour les eaux. Je vois avec plaisir que la santé de Napoléon est bonne, et qu'il a bien soutenu le changement d'air. Embrasse-le pour moi, ma chère Hortense, et aime-moi aussi tendrement que je t'aime.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir du Roi.

LETTRE XXXIX.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Amsterdam.

Malmaison, le 31 mai 1810.

Je viens de recevoir ta lettre du 24, ma chère Hortense; j'en suis plus contente que de la dernière, et je compte sur la promesse que tu me fais de prendre soin de ta santé; mais j'y vois encore un ton de découragement qui m'afflige et qui

vient sans doute du malaise que tu éprouves. Il me tarde que tu reprennes l'usage des eaux, quoique celles de Plombières soient bien éloignées d'Aix en Savoie, où je compte me rendre. J'espère que tu t'en trouveras bien, et que ton courage se fortifiera en même temps que ta santé. J'espère que tu passeras par Paris; je desire tant te voir!

Adieu, ma chère fille; je t'attends avec impatience, et je t'aime avec tendresse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XL.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Plombières.

Malmaison, ce 8 juin 1810.

J'ai reçu ta lettre datée de Verdun, ma chère Hortense; elle m'a beaucoup tranquillisée, et je pense avec plaisir que maintenant tu es arrivée à Plombières. Je ne doute pas que tu n'éprouves bientôt *le*

bon effet des eaux, et je t'engage à y prolonger ton séjour le plus que tu pourras. Je me rendrai incessamment à celles d'Aix en Savoie, et je compte, à mon retour, s'il n'est pas trop tard, aller te voir à Plombières. Dans tous les cas, j'espère que nous nous reverrons à Paris, et que tu ne retourneras pas en Hollande. Ne te laisse donc pas aller au chagrin, et prends du courage; c'est la tranquillité d'âme qui seconde l'effet des eaux. Je profite, pour t'ecrire, du départ d'un aide de camp qu'Eugène t'envoie. Tu me demandes si j'ai vu l'Empereur; je n'ai pas encore eu ce plaisir, mais il m'a fait dire par Eugène qu'il viendrait me voir bientôt.

Adieu, ma chère fille; pense quelquefois à ma tendresse pour toi. Chagrin et

bonheur, nous devons tout partager ensemble, et tu n'auras jamais de peine si grande que mon attachement pour toi ne soit encore bien au-dessus.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir de Julie*.

* La reine d'Espagne était à Plombières.



LETTRE XLI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Plombières.

Malmaison, ce 14 juin 1810.

Je n'ai su combien tu avais souffert, ma chère Hortense, que lorsque tu étais déja mieux ; mais j'en avais le pressentiment, et mon inquiétude m'avait fait écrire à une de tes dames pour lui indiquer le télégraphe de Nancy comme une prompte

ressource pour appeler un médecin. Je suis bien aise de savoir le tien près de toi. Tu me demandes ce que je fais ; j'ai eu hier un jour de bonheur ; l'Empereur est venu me voir. Sa présence m'a rendue heureuse, quoiqu'elle ait renouvelé mes peines...... Ces émotions sont de celles que l'on voudrait éprouver souvent. Tout le temps qu'il est resté avec moi, j'ai eu assez de courage pour retenir des larmes que je sentais prêtes à couler; mais, après qu'il a été parti, je n'ai pu les retenir, et je me suis trouvée bien malheureuse. Il a été pour moi bon et aimable, comme à son ordinaire, et j'espère qu'il aura lu dans mon cœur toute la tendresse et tout le dévouement dont je suis pénétrée pour lui. Je lui ai parlé de ta position, il m'a

écoutée avec intérêt. Il est d'avis que tu ne retournes plus en Hollande, le Roi ne s'étant pas conduit comme il aurait dû le faire; ta santé et la démarche que tu as faite étaient un sacrifice; tu as prouvé par là à l'Empereur et à la famille de ton mari combien tu desirais faire une chose qui leur était agréable. L'avis de l'Empereur est donc que tu prennes les eaux le temps nécessaire, qu'ensuite, tu écrives à ton mari que l'avis des médecins est que tu habites un climat chaud pendant quelque temps, qu'en conséquence tu vas en Italie, près de ton frère; quant à ton fils*, l'Empereur donnera ordre

* Le prince Louis, second fils du roi de Hollande, ayant alors une santé très-faible, était resté à Paris.

qu'il ne sorte pas de France. Ces détails, ma chère Hortense, te feront plaisir ; ils te rendront, j'espère, le courage et la tranquillité. Je compte te voir, soit à Aix en Savoie, si les eaux de Plombières *ne te* réussissent pas ; soit en Suisse, où l'Empereur m'a permis de voyager. Nous pourrions nous donner rendez-vous pour nous réunir ; alors je te dirai de vive voix les détails qu'il serait trop long de t'écrire. Je compte partir lundi prochain pour Aix en Savoie. Je voyagerai incognito et sous le nom de Mad. d'Arberg ; tu pourras envoyer tes lettres pour *moi* à Lavalette *.

* Le comte de Lavalette, directeur-général des postes.

Ton fils, qui est ici dans ce moment, se porte très-bien, il est rose et blanc.

Adieu, ma chère Hortense; donne-moi souvent de tes nouvelles, et compte toujours sur toute ma tendresse.

JOSÉPHINE.



LETTRE XLII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Plombières.

Aux eaux d'Aix, le 3 juillet 1810.

Je t'ai écrit, il y a quelques jours, ma chère Hortense. Le temps me paraît bien long quand je ne reçois pas de tes nouvelles, et je n'en ai pas eu depuis le 18 du mois dernier. Combien je regrette de n'avoir pas su avant mon départ le véritable état de ta santé, j'aurais été à Plombières

te donner mes soins, et je n'éprouverais pas l'inquiétude qui me tourmente à une si grande distance. Ma seule consolation est de penser que tu viendras ici. Je prends les eaux depuis quelques jours, et je m'en trouve bien; je suis persuadée qu'elles te réussiraient d'autant mieux qu'on peut les rendre aussi douces que l'on veut. Elles sont très-bonnes pour la poitrine. Si tu ne peux venir ici, j'espère au moins que nous nous rejoindrons en Suisse. Fais que je te voie, ma chère fille : seule, abandonnée, loin de tous les miens, et au milieu des étrangers, juge combien je suis triste, et tout le besoin que j'ai de ta présence.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XLIII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Plombières.

Aux eaux d'Aix, le 18 juillet 1810.

Ton courrier est arrivé ce matin, ma chère fille. Je te remercie de tous les détails que tu me donnes sur l'abdication du Roi. Ils sont pleins d'intérêt, et je les fais passer à Eugène, qui les attend avec impatience. Je savais que l'Empereur t'a-

vait écrit; il me l'avait mandé par une lettre bonne et aimable pour toi et pour moi, mais j'ignorais ce que le Roi était devenu, et je me joins à toi pour être tourmentée de son sort. Il me tarde bien, ma chère fille, que tu sois ici; je suis charmée de la résolution que tu as prise d'y venir. Tu as besoin de ces eaux, et j'espère qu'elles te rétabliront entièrement. Je me suis occupée de ton logement plus heureusement que je ne l'espérais; un particulier d'ici s'est privé de sa maison; je l'ai acceptée, parce qu'elle est très-bien située, et que la vue en est charmante. Les maisons sont ici fort petites: celle que tu habiteras sera la plus grande. Tu pourras te promener partout en calèche. Tu seras bien aise d'avoir la tienne;

j'ai la mienne, et je m'en sers tous les jours.

Adieu, ma chère Hortense; j'aspire au moment de t'embrasser.

JOSÉPHINE.

Embrasse pour moi Julie; mes amitiés aux personnes qui l'entourent: dis à madame de Souza que j'ai soin de son fils, comme s'il était le mien; mille choses à madame de Caulaincourt.



LETTRE XLIV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.

Sécheron, le 9 septembre 1810.

M. Gérard, le frère du peintre, retourne à Chambéry; je profite de cette occasion, ma chère Hortense, pour te donner de mes nouvelles. Je n'ai pas reçu de lettres de l'Empereur; mais j'ai cru devoir lui témoigner toute la part que je prends à

la grossesse de l'Impératrice. Je viens de lui écrire à ce sujet. J'espère que cette démarche le mettra à son aise, et qu'il pourra m'en parler avec autant de confiance que j'ai d'attachement pour lui. Tu dois avoir eu bien mauvais temps ces jours derniers pour prendre tes eaux, mais le soleil commence à reparaître. J'en profiterai demain pour commencer le tour du lac. De là je viendrai passer encore quelques jours à Sécheron, avant de le quitter tout-à-fait. Il me tarde bien que tu reçoives la réponse de l'Empereur, et moi l'assurance que tu viendras me rejoindre*.

* La Reine avait demandé à l'Empereur la permission d'aller rejoindre sa mère ; mais l'Empereur l'engagea à venir tout de suite à Fontainebleau, où se trouvaient ses enfants,

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir de tout ce qui t'entoure.



LETTRE XLV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Fontainebleau.

Berne, le 12 octobre 1810.

Un courrier de M. le duc de Cadore, qui retourne en France, vient me demander mes commissions. Je profite de cette occasion, ma chère Hortense, pour te témoigner toute ma douleur. Pas un mot de toi depuis vingt jours que tu es

séparée de moi. Que veut dire ton silence? J'avoue que je me perds dans mes conjectures, et que je ne sais plus que penser. Toi seule, ma chère fille, dois me tirer de l'incertitude affreuse dans laquelle je vis. Si d'ici à trois jours je ne reçois pas de lettres qui m'annoncent ce que je dois faire, je penserai que l'Empereur n'aura pas approuvé la demande que je lui ai faite; je partirai pour Genève, je renoncerai par conséquent à visiter le reste de la Suisse., que je ne connais pas; de Genève je me rendrai à Malmaison: au moins là je serai en France; et, si tout le monde m'abandonne, j'y vivrai seule, avec la conscience d'avoir sacrifié mon bonheur pour faire celui des autres. De grâce, ma chère Hortense, écris-moi ta position;

l'état de douleur dans lequel j'existe depuis huit jours me mine, et rendrait sensible la personne la plus indifférente.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse; puisses-tu être aussi heureuse que tu le mérites!

JOSÉPHINE.



LETTRE XLVI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille,
à Fontainebleau.

Berne, le 13 octobre 1810.

Ma chère Hortense, je reçois aujourd'hui la lettre que tu m'as écrite le 4, et nous sommes au 13; juge combien elle a mis de temps à me parvenir. J'avoue que

malgré ce retard elle a du moins décidé le parti que je dois prendre ; et, après y avoir bien réfléchi, je suivrai la première idée de l'Empereur, je vais m'établir à Navarre. Je trouve beaucoup d'inconvénient à aller en Italie, surtout pour y passer l'hiver. Si c'était un voyage d'un ou deux mois, j'irais volontiers voir mon fils ; mais pour y rester davantage, c'est impossible.

D'ailleurs, ma santé qui s'était fortifiée est devenue très-mauvaise depuis quinze jours ; mon médecin me conseille le repos, et j'aurai tout le temps à Navarre de soigner ma santé. Tout ce que tu me dis de l'intérêt que me porte toujours l'Empereur me fait plaisir. J'ai fait pour lui le plus grand des sacrifices, *les affections de mon*

cœur *; je suis sûre qu'il ne m'oubliera pas, s'il se dit quelquefois qu'une autre n'aurait jamais eu le courage de se sacrifier à ce point. Je partirai d'ici mardi ou mercredi, et je serai à Genève samedi ou dimanche 21. Je desire recevoir encore un mot de toi avant de fixer mon départ pour Navarre, afin de savoir si l'Empereur trouve bien que je passe l'hiver dans cé lieu. Parle-moi franchement à cet égard.

Je t'avoue que s'il fallait m'éloigner de la France plus d'un mois, je mourrais de chagrin. A Navarre du moins j'aurai le

* Nous soulignons ici ces expressions de l'Impératrice, comme un aveu irrécusable parti du cœur, dans toute la confiance de la correspondance la plus intime, celle d'une mère avec sa fille. Elles nous semblent répondre suffisamment à quelques assertions hasardées du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

plaisir de te voir quelquefois, ma chère Hortense, et c'est un si grand bonheur pour moi, que je dois préférer le lieu qui me rapprochera le plus de ma chère fille.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse pour moi mes petits-fils.

JOSÉPHINE.

Ma chère Hortense, si j'allais en Italie, je suis sûre que plusieurs personnes qui me sont attachées me donneraient *leur* démission. C'est bien triste à penser!

LETTRE XLVII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille,
à Fontainebleau.

Genève.... 1810.

L'Empereur m'a écrit une petite lettre aimable. Tu dois juger, ma chère Hortense, quel plaisir elle m'a fait. L'Empereur me conseille d'aller à Milan ou à Navarre. Je me suis décidée pour Na-

varre : là du moins je serai en France. S'il n'avait été question que de passer un ou deux mois en Italie, avec mon cher Eugène, j'aurais fait volontiers ce voyage; mais m'éloigner de la France pendant six mois, cela inquiéterait tout ce qui m'est attaché, et c'est au-dessus de mes forces! Tu me trouveras bien changée, ma chère fille; j'ai perdu tout le bon effet des eaux. Depuis un mois j'ai maigri considérablement, et je sens que j'ai besoin de repos, et surtout que l'Empereur ne m'oublie pas.

J'espère qu'il fixera définitivement ton sort; c'est bien un de mes chagrins de te savoir toujours dans l'incertitude à cet égard; mais je compte beaucoup sur l'attachement de l'Empereur pour toi. Je

regrette que tu n'aies pas fait le voyage que je viens de faire en Suisse, tu aurais vu le plus beau pays du monde, les plus belles montagnes et la plus belle végétation; mais il commençait à être un peu tard, et j'ai été presque toujours incommodée. J'ai vu la grande-duchesse Constantin *; elle est venue me voir deux fois, et j'ai été la voir une fois. Elle est charmante, élégante, gracieuse et aimable; elle a la plus jolie taille possible, et joint à cela une charmante figure : elle a l'air de n'être pas heureuse.

Adieu, ma chère Hortense. Je viens d'écrire à l'Empereur; je lui mande que

* La princesse Julienne-Henriette-Ulrique Féodorowna de Saxe-Cobourg, née le 23 septembre 1781, mariée le 26 février 1796 au grand-duc Constantin de Russie.

je compte quitter Genève le 1er novembre, que j'irai passer vingt-quatre heures à Malmaison : tu seras bien aimable de venir m'y faire une petite visite. J'irai ensuite me fixer à Navarre; mande-moi si ce parti-là convient à l'Empereur. Embrasse pour moi tes enfants. Adieu encore, ma chère fille, je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

J'ai entendu chanter dans toute la Suisse ta romance du *Beau Dunois ;* je l'ai même entendu jouer sur le piano avec de jolies variations.



LETTRE XLVIII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Navarre, le 17 décembre 1810.

J'ai vu avec peine, ma chère Hortense, par ta dernière lettre, que tu avais été indisposée, et que ton petit avait eu la fièvre. Frère *, qui est venu de Paris, m'a dit qu'il allait beaucoup mieux, ce qui m'a tranquillisée. Tu feras très-bien de

* Valet de chambre de l'Impératrice.

laisser tes enfants à Paris, lorsque tu viendras à Navarre; le temps doit être humide partout, mais il l'est bien plus ici. Tu as dû apprendre avec plaisir l'heureux accouchement d'Auguste; je suis fort aise pour elle qu'elle ait eu un garçon *, car elle le desirait beaucoup. J'attends aujourd'hui M. de Caprara **, qui est resté hier à Paris pour faire sa cour à l'Empereur. Ma santé a pris le dessus depuis qu'on m'a donné l'émétique, mais il me reste toujours bien mal aux yeux. Mon médecin prétend que cela vient d'avoir pleuré; cependant depuis quelque temps je ne pleure plus que de temps à autre; mais j'espère que la vie calme que je mène

* Le prince Auguste-Charles-Eugène Napoléon, né à Milan le 9 décembre 1810.

** Le cardinal Caprara, légat du pape.

ici, loin des intrigues et des propos, me donnera de la force, et que mes yeux s'en trouveront bien. L'Empereur n'a pas encore nommé ma maison, il a la liste des personnes que je lui ai demandées. Tu serais bien aimable de lui parler en faveur de M. Chaumont de Guitri, excellent sujet dont tout le monde fait l'éloge. Je l'ai demandé pour écuyer; il est fils unique, et jouit de quinze mille livres de rente. Il est menacé de les perdre par la réorganisation du canal de Languedoc. Je t'envoie la lettre qu'il m'écrit à ce sujet, pour la soumettre de ma part à l'Empereur.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse, ainsi que tes enfants, bien tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XLIX.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Navarre, le 8 janvier 1811.

Je suis fort étonnée, ma chère Hortense, de ce que Frère t'a dit de ma part; je ne sais pas même où il a pu prendre que j'étais fâchée contre toi de ce que tu ne venais pas ici. Je savais que ta santé en était

la seule cause, et je m'en suis affligée; mais des regrets ne sont pas des reproches, et je ne me rappelle pas avoir rien dit qui y ressemblât le moins du monde. Sois sûre que pour moi ta santé passe avant tout. Je t'engage même à différer encore quelques jours, car le temps est beaucoup trop froid, et ta poitrine pourrait en souffrir; et pour te prouver combien je suis loin d'être fâchée, je t'envoie un petit collier que j'ai fait faire pour toi; tu y trouveras ces mots qui sont l'expression de ma tendresse : *Joséphine à sa fille chérie*. La croix marque l'époque où l'on m'avait annoncé ton arrivée : *Le deux Janvier*. Je t'ai envoyé la veille du jour de l'an une lettre de bonne année pour l'Empereur; tu as oublié de me mander si tu l'avais

reçue et remise : dis-m'en un petit mot dans ta première lettre.

Adieu, ma chère Hortense; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

Je reçois tous les deux jours une lettre d'Eugène, avec le bulletin de la santé d'Auguste; elle est toujours très-souffrante, cependant sans danger *; mais ce pauvre Eugène en est bien malheureux.

* A la suite de ses couches, la princesse Auguste venait d'être atteinte d'une paralysie qui la privait de l'usage d'un bras.



LETTRE L.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Malmaison, ce 5 septembre 1811.

L'APPROCHE de l'automne et le grand nombre de malades que j'avais dans ma maison, m'ont engagée à quitter Navarre, ma chère Hortense. Je suis à Malmaison depuis deux jours; ma santé est assez bonne, et j'aurai demain le plaisir d'em-

brasser tes enfants : ils doivent venir ici passer quelque temps; je leur donnerai ton appartement; madame Boucheporn* sera avec eux, et tu peux compter qu'ils seront l'objet de tous mes soins. J'ai déja fait provision de joujoux; je leur en donnerai tant qu'ils voudront; mais pour des bonbons, sois tranquille, ils n'en auront pas. Comme les personnes indigentes sont aussi tes enfants, j'ai promis à mademoiselle de Cavanac de t'écrire en sa faveur; je lui ai fait remettre douze cents francs; si tu peux lui donner la même somme, ce sera une bonne œuvre, et d'autant meilleure, que ces secours l'aideront à se marier avec un homme de mérite, M. de Caylus.

* Sous-gouvernante des jeunes princes.

Adieu, ma chère fille; fais-moi donner de tes nouvelles; je ne te parle pas de ma tendresse pour toi, tu sais combien je t'aime.

JOSÉPHINE.

Dis mille choses pour moi à madame de Broc, sans oublier ce M. de Marmol *.

* Écuyer de la Reine.

LETTRE LI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Aix-la-Chapelle.

Malmaison, ce 1er juin 1812.

Mon plus doux soin en arrivant ici, ma chère fille, est de te dire combien j'ai été enchantée du séjour que j'ai fait à Saint-Leu. J'ai regretté de n'avoir pas su que ton départ serait différé; j'aurais aussi retardé mon retour, afin de rester plus de temps avec toi et avec tes enfants.

Le peu de jours que j'ai passés avec vous ont été pour moi un temps de bonheur et m'ont fait beaucoup de bien. Toutes les personnes qui viennent me voir trouvent que je ne me suis jamais mieux portée, et je ne m'en étonne pas; ma santé dépend toujours des impressions que j'éprouve, et toutes celles que j'ai eues chez toi ont été douces et heureuses. Je suis touchée de tout ce que les personnes de ta maison t'ont dit d'aimable pour moi; j'ai eu beaucoup de plaisir à les voir réunies. J'ai reçu une lettre d'Eugène, en date du 23. Il est toujours à Plock, sa santé est très-bonne; il espérait voir bientôt l'Empereur. Mad. Daru, que j'ai vue ce matin, venait de recevoir une lettre de son mari; il lui mandait que l'Empereur quittait

Dresde le 27 mai. Eugène desire beaucoup que j'aille passer quelques semaines à Milan, près de sa femme; ainsi, ma chère Hortense, nous serons cet été bien loin l'une de l'autre. J'espère que les eaux te feront du bien, et je te prie de me donner et de me faire donner souvent de tes nouvelles.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE LII.

**L'Impératrice Joséphine à sa fille,
à Aix-la-Chapelle.**

Malmaison, le 13 juillet 1812.

J'ai été bien inquiète, ma chère fille; et, si la lettre de M. de Marmol ne m'eût promptement rassurée en me donnant de meilleures nouvelles, j'avais renoncé à mon voyage d'Italie, et je partais aussitôt

pour Aix-la-Chapelle. Heureusement que nous n'avons plus besoin de Corvisart; car, malgré tout le desir qu'il avait de partir, il a été forcé de rester, souffrant d'un rhumatisme. Si j'avais pu être tranquillisée, je l'aurais été avant d'avoir reçu ton dernier courrier; car, d'après la lettre de M. de Lasserre, il avait jugé que la maladie de Napoléon était une fièvre scarlatine, qui demande beaucoup de précautions, et n'est pas dangereuse, surtout quand l'éruption se fait bien. J'étais si malheureuse et si inquiète pour toi, ma chère fille, que j'avais prié l'archichancelier de demander des nouvelles par le télégraphe de Bruxelles. Je ne me suis décidée à partir pour Milan que d'après le courrier de ce matin.

J'espère qu'avant le 16, jour de mon départ, je recevrai encore de bonnes nouvelles de ton fils; car il me serait impossible de partir, s'il me restait la moindre crainte. Mais je t'engage à ramener tes enfants à Paris le plus tôt possible. Tu sais qu'Aix est très-humide.

Adieu, ma chère Hortense; je t'écrirai encore avant mon départ; je t'engage à te bien soigner. Je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants.

JOSÉPHINE.



LETTRE LIII.

**L'Impératrice Joséphine à sa fille,
à Aix-la-Chapelle.**

Malmaison, le 15 juillet 1812.

Je suis bien heureuse, ma chère fille, des bonnes nouvelles que j'ai reçues hier par une lettre de madame de Broc *, et ce matin par mademoiselle Cochelet **. Mon

* Dame du palais de la Reine.
** Mademoiselle Cochelet, lectrice.

Dieu, que j'ai eu besoin d'être tirée de l'état d'inquiétude et de chagrin où j'étais! J'aime à croire qu'il n'y a plus de sujet de crainte, et, d'après cette assurance, je ne retarderai pas mon voyage plus long-temps. Je partirai demain 16, et peut-être, avant mon départ, recevrai-je encore des nouvelles. Tu as bien fait de séparer Louis, de Napoléon. J'espère que cette précaution aura un bon effet; mais je t'engage à ramener ici tes enfants le plus tôt possible.

Adieu, ma chère fille; fais-moi écrire souvent, si tu veux que j'aie un peu de bonheur et de tranquillité.

JOSÉPHINE.

23.

LETTRE LIV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille,
à Aix-la-Chapelle.

Milan, le 28 juillet 1812.

Je suis arrivée ici bien fatiguée, ma chère Hortense. Quoiqu'avant mon départ, je n'eusse plus d'inquiétude pour Napoléon, je me suis ressentie pendant

la route de celle qu'il m'avait causée. J'ai été contrariée aussi depuis Genève par le mauvais temps et les débordements du Rhône, qui inondaient les chemins. Enfin, me voici à Milan. Le plaisir de voir Auguste m'a ranimée. Sa santé est très-bonne, et sa grossesse très-avancée. Je suis avec elle à la villa Bonaparte; j'y occupe le logement d'Eugène. Tu conçois tout le plaisir que j'ai eu à faire connaissance avec sa petite famille. Ton neveu est très-fort *, c'est un Hercule-enfant; ses sœurs sont extrêmement jolies; l'aînée ** est une beauté : elle ressemble à sa

* Le prince Auguste Charles Eugène, né à Milan le 9 décembre 1810.

** La princesse Joséphine, mariée au prince Oscar de Suède.

mère pour le haut du visage. La cadette* a une physionomie vive et spirituelle; elle sera très-jolie. J'ai reçu ici trois lettres d'Eugène, la dernière en date du 13: sa santé est très-bonne; il poursuit toujours les Russes, sans les atteindre. On espère généralement que la campagne ne sera pas longue. Puisse cette espérance se réaliser! J'ai reçu ici les lettres de madame de Broc et de mademoiselle Cochelet. Je te prie de les remercier. La lettre que tu m'as écrite le 18 vient de me parvenir; tu es aimable de ne m'avoir pas laissée dans l'inquiétude pour ton fils; embrasse pour moi ce cher enfant, et mon petit *Oui Oui*.

* La princesse Eugénie Hortense, née à Milan, le 23 décembre 1808; mariée au prince héréditaire de Hohenzollern Hechingen.

Tu ne me parles pas de ta santé ; j'espère que les eaux t'auront fait du bien : c'est le premier vœu d'une mère qui t'aime plus qu'elle-même.

JOSÉPHINE.



LETTRE LV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Aix-la-Chapelle.

Milan, le 31 juillet 1812.

Je m'empresse de t'annoncer, ma chère Hortense, que la vice-Reine est accouchée d'une fille* aujourd'hui à quatre heures du matin. Hier à deux heures, les premières douleurs ont commencé à se faire sentir, mais pas assez fortes pour l'empêcher de dîner avec moi, et d'aller ensuite se pro-

* La princesse Amélie, née le 31 juillet 1812; mariée à l'empereur du Brésil.

mener en calèche. A minuit elle souffrait beaucoup plus, et depuis ce moment je ne l'ai pas quittée, que l'accouchement n'ait été entièrement fini. Elle est parfaitement bien, et sa fille est superbe, pleine de force et de santé. Je te donnerai souvent de ses nouvelles. Aujourd'hui je suis un peu fatiguée, ne m'étant couchée qu'à cinq heures. Auguste, que je viens de voir, est à merveille; elle a eu une très-bonne nuit, et elle m'assure ne s'être jamais trouvée si bien. J'espère que notre cher Napoléon continue à se rétablir, et que le petit *Oui Oui* va bien; embrasse-les pour moi.

Adieu, ma chère Hortense; tu sais avec quelle tendresse je t'aime.

JOSÉPHINE.

LETTRE LVI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille,
à Aix-la-Chapelle.

Milan, le 4 août 1812.

J'ai été souffrante pendant quelques jours, ma chère Hortense; mais l'émétique que j'ai pris hier m'a soulagée, et je suis beaucoup mieux aujourd'hui. Je compte, si la saison le permet, prendre une quinzaine de bains à Aix *, avant de

* Aix en Savoie.

retourner à Paris. Voilà bien long-temps que nous sommes séparées; je serai heureuse de te revoir et d'embrasser tes enfants qui m'ont donné tant d'inquiétudes. Auguste te dit mille choses tendres; elle est charmante, et, loin d'être fatiguée de ses couches, je la trouve plus belle et plus fraîche que je ne l'ai jamais vue; ses enfants sont superbes : l'aînée, surtout, est remarquable. Auguste aime tendrement Eugène; j'en vois sans cesse des preuves, et c'est une grande jouissance pour moi. Elle a des nouvelles d'Eugène du 31 juillet; il se portait très-bien, et paraissait fort content.

Adieu, ma chère Hortense; je t'aime tendrement, et je t'embrasse de même.

JOSÉPHINE.

LETTRE LVII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Prégny *, près de Genève, le 30 septembre 1812.

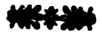
J'ai reçu ta lettre, ma chère Hortense, au moment de mon départ d'Aix. Je te remercie des nouvelles que tu m'annonces, et de ton attention à me rassurer pour Eugène. L'Impératrice est bien aimable d'avoir pensé à prévenir les inquiétudes

* Petit château de l'Impératrice, situé près de Genève, sur les bords du lac, vis-à-vis du Mont-Blanc.

de la vice-Reine. Je suis touchée d'un soin si bon et si obligeant. Cependant n'ayant pas reçu de lettres de lui, et le bulletin n'ayant pas encore paru, je ne puis me défendre d'une sorte d'inquiétude. J'attends des nouvelles avec impatience. Si tu as des lettres, fais-m'en part de tout suite. Je me suis très-bien trouvée des eaux, mais le froid m'en a chassée, et je suis venue ici me reposer quelques jours avant de retourner à Malmaison. J'ai du plaisir à me trouver à Prégny : quoiqu'il ait été meublé à la hâte, le séjour que tu as fait dans cette maison me la rend chère. La reine d'Espagne est retournée à Paris; j'ai eu du plaisir à passer quelques instants avec elle; elle a été bonne et aimable comme à son ordinaire. La princesse de Suède a

aussi été fort bien pour moi : aussi n'ai-je pas desiré prolonger mon séjour à Aix après leur départ. J'aurais été bien plus heureuse encore si tu avais pu venir m'y joindre ; mais je m'en console en pensant que le terme de notre séparation approche, et que je pourrai bientôt t'embrasser, ainsi que mes petits-enfants, aussi tendrement que je vous aime.

JOSÉPHINE.



LETTRE LVIII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Malmaison...... 1812.

Tu me rends la vie, ma chère Hortense, en m'assurant que tu as lu les lettres de l'Empereur à l'Impératrice; elle est bien aimable de te les avoir montrées. Je lui ai une reconnaissance infinie de l'amitié qu'elle te témoigne. Je t'avoue que j'étais

toujours bien inquiète. Pourquoi Eugène n'écrit-il pas? J'ai besoin, pour calmer ma tête, de penser que l'Empereur défend d'écrire: la preuve, c'est que personne ne reçoit de lettres. Ce serait pourtant bien cruel, car je desire vivement voir une lettre de notre bon Eugène. Je suis bien aise que tu n'aies pas envoyé tes enfants, le temps était très-froid; et tant qu'il durera comme cela, je les aime trop pour leur faire du mal. Si jeudi je suis libre, j'irai passer la soirée avec toi, car je suis bien triste, étant aussi près de toi, de ne pas te voir.

Bonsoir, ma chère fille, je t'embrasse de tout mon cœur, et je t'aime de même.

Joséphine.

LETTRE LIX.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Prégny, le 2 octobre 1812.

Je reçois à l'instant une lettre d'Eugène, ma chère Hortense; il avait prévu nos inquiétudes, et il s'empresse de nous rassurer; je t'envoie sa lettre *, qui te fera

* Nous plaçons ici cette lettre incluse dans la précédente:

Le prince Eugène à l'Impératrice Joséphine.

Ce 8 septembre 1812.

Ma bonne mère, je t'écris du champ de bataille. Je me porte bien. L'Empereur a remporté une grande victoire

autant de plaisir qu'à moi ; celle que tu m'as écrite le 28 m'est arrivée en même temps que la sienne. Je partage tous les regrets que tu donnes au pauvre Caulaincourt; ils sont bien justes, et tu auras de la peine à consoler sa malheureuse mère; mais, ma chère Hortense, ne te laisse pas aller à tes idées tristes; toute chose t'afflige trop vivement : tu n'as déja que trop souffert des maux de l'âme;

sur les Russes : on s'est battu treize heures. Je commandais la gauche. Nous avons tous fait notre devoir, et j'espère que l'Empereur sera content.

Je ne puis assez te remercier de tes soins et de tes bontés pour ma petite famille. Tu es adorée à Milan, comme partout. On m'écrit des choses charmantes, et tu as fait tourner les têtes de toutes les personnes qui t'ont approchée.

Adieu. Veux-tu donner de mes nouvelles à ma sœur ? je lui écrirai demain. Ton affectionné fils.

EUGÈNE.

éloigne-les de toi, et je suis persuadée que ta santé reviendra : la sensibilité est ce qui fait le plus de mal. Je regrette que tu ne sois pas ici avec moi. Le temps est très-beau. La vue du lac et celle du Mont-Blanc sont magnifiques. Il ne manque que toi à Prégny pour sentir avec délice tout le bonheur d'une vie tranquille. Ménage-toi bien, ma chère Hortense; donne-moi souvent de tes nouvelles; tu sais que ma santé dépend de la tienne.

Adieu, je t'embrasse, toi et tes enfants tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE LX.

L'Impératrice Joséphine à sa fille.

Malmaison...... 1812.

Je m'empresse, ma chère fille, de te renvoyer les lettres d'Eugène*. Je les ai lues

* Nous plaçons ici l'une de ces lettres :

Le prince Eugène à sa mère.

Maloïavoslavitz, 25 octobre 1812.

Je ne t'écris que deux mots, ma bonne mère, pour te dire que je me porte bien. Mon corps d'armée a eu hier une journée bien brillante : j'ai eu affaire à huit divisions ennemies, depuis le matin jusqu'au soir, et j'ai conservé la position ; l'Empereur est content, et tu penses si je le suis.

Ton fidèle et bien affectionné fils.

EUGÈNE.

avec avidité. J'ai passé de l'inquiétude la plus vive à un grand bonheur. Au moins mon fils vit ! Je viens de recevoir une lettre de la vice-Reine que je t'envoie ; tu me la rendras jeudi soir, où j'aurai le plaisir de t'embrasser.

JOSÉPHINE.



LETTRE LXI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux d'Aix en Savoie.

Malmaison, le 11 juin 1813.

J'ai reçu ta lettre du 7, ma chère Hortense; je vois avec plaisir que tu te trouves déja bien des eaux; je t'invite à les continuer, en prenant, comme tu fais, quelques jours de repos. Sois bien tranquille

sur tes enfants ; ils se portent parfaitement bien. Leur teint est blanc et rose. Je puis t'assurer que depuis qu'ils sont ici, ils n'ont pas eu la plus légère indisposition. Je suis ravie de les avoir près de moi, ils sont charmants. Il faut que je te rapporte une jolie réponse du petit *Oui Oui*. L'abbé Bertrand * lui faisait lire une fable où il était question de métamorphoses ; s'étant fait expliquer ce que signifiait ce mot : « *Je voudrais*, dit-il à l'abbé, *pouvoir me changer en petit oiseau, je m'envolerais à l'heure de votre leçon ; mais je reviendrais quand M. Hase* (son maître d'allemand) *arriverait.* » « *Mais, prince,* répondit l'abbé, *ce que vous me dites-là n'est pas aimable pour moi.* » « *Oh !* reprit Oui Oui,

* Aumônier ordinaire de la Reine.

ce que je dis n'est que pour la leçon, et non pas pour l'homme. » Ne trouves-tu pas comme moi cette répartie très-spirituelle? il était impossible de se tirer d'embarras avec plus de finesse et de grâce. Tes enfants étaient avec moi quand j'ai reçu ta lettre; ils ont été bien joyeux d'apprendre des nouvelles de leur maman. Continue à m'en donner pour eux et pour moi, ma chère fille; c'est le seul moyen de me faire supporter ton absence.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE LXII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux d'Aix en Savoie.

Malmaison, le 16 juin 1813.

Quel horrible événement! ma chère Hortense*; quelle amie tu perds, et par quel malheur affreux! Depuis hier, que

* Madame de Broc, veuve du grand-maréchal de la cour de Hollande, et amie d'enfance de la Reine, visitant avec elle une cascade près d'Aix en Savoie, tomba dans le torrent, et y perdit la vie.

j'en suis instruite, j'en ai été saisie au point de ne pouvoir t'écrire. A chaque instant, j'ai devant les yeux le sort de cette pauvre Adèle. Tout le monde lui donne des larmes. Elle était si aimée, si digne de l'être par ses excellentes qualités, et par son attachement pour toi! Mais, toi-même, ma chère Hortense, combien tu me donnes de crainte et de sollicitude! Je ne me figure que trop dans quel état tu es. Je suis si inquiète que j'envoie mon chambellan, M. de Turpin, près de toi, pour qu'il me donne plus sûrement des nouvelles de ta santé. Je m'empresserais de partir moi-même pour peu que ma présence et mes soins te fussent utiles. Je sens vivement ta douleur; elle n'est que trop juste; mais, ma chère fille,

pense à tes enfants, qui sont si dignes de ta tendresse. Conserve-toi pour eux ; tu leur es si nécessaire! pense aussi à ta mère qui t'aime tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE LXIII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux d'Aix en Savoie.

Malmaison, 18 juin 1813.

TA lettre m'a ranimée, ma chère Hortense. Dans l'accablement où j'étais, j'ai éprouvé un véritable bonheur à voir ton écriture, à être assurée par toi-même que tu t'efforces de surmonter ta douleur. Je

sens trop combien il t'en coûte. Ta lettre si sensible, si touchante, a renouvelé mes larmes. Depuis cet affreux événement, je ne vis plus, j'en suis malade. Hélas! ma chère fille, tu n'avais pas besoin de cette nouvelle épreuve! J'ai embrassé pour toi tes enfants. Ils sont bien affligés aussi, et ils s'occupent beaucoup de toi. Ma consolation est de penser que tu ne nous oublies pas, et que tu tâches de prendre du courage pour eux et pour moi. C'est la plus grande preuve d'amitié que tu puisses nous donner. Je t'en remercie, ma chère Hortense, ma fille tendrement aimée.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXIV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux d'Aix en Savoie.

Malmaison, 1813.

Je ne veux pas laisser partir ton courrier, sans te donner de mes nouvelles, ma chère fille, sans te dire combien je suis occupée de toi. Je crains que tu ne te li-

vres trop au chagrin que tu éprouves; je ne serai vraiment rassurée que lorsque M. de Turpin sera de retour. Pense à tes charmants enfants, ma chère Hortense; pense aussi à une mère qui t'adore, et que ton existence attache seule à ce monde. J'espère que tous ces motifs te donneront du courage pour supporter avec plus de résignation la perte d'une amie si tendre. Je reçois à l'instant une lettre d'Eugène; il partage bien ta douleur, il desire que tu ailles passer quelques moments avec lui, si tu en avais la force. J'aimerais à te savoir auprès de lui dans ce moment. Tes enfants jouissent d'une santé parfaite; ils sont vraiment intéressants. Si tu savais combien ils s'occupent de toi, tu en serais touchée. La vie est bien chère, et on y

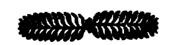
tient beaucoup, quand on a d'aussi bons enfants.

Adieu, ma chère fille, pense souvent à une mère qui t'aime tendrement et qui t'embrasse de même.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir de M. d'Arjuzon *. Tout le monde partage bien ici ta douleur.

* Le comte d'Arjuzon, chevalier d'honneur de la Reine.



LETTRE LXV.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux d'Aix en Savoie.

Malmaison, le 29 juin 1813.

M. de Turpin m'a remis ta lettre, ma chère fille. Je vois avec peine combien tu éprouves encore de tristesse et de mélancolie; mais, du moins, c'est une grande consolation pour moi d'être sûre que ta santé n'a pas trop souffert. Prends courage, ma chère Hortense; j'espère que le bonheur aura son tour. Tu as passé par

bien des épreuves ; tout le monde n'a-t-il pas ses chagrins ? la seule différence est dans le plus ou moins de force d'âme qu'on met à les supporter. Ce qui doit surtout adoucir ta douleur, c'est que tout le monde la partage. Il n'est personne qui ne regrette notre pauvre Adèle, tant pour elle-même que pour toi. Tes enfants te dédommageront de tes peines. Tout annonce en eux un caractère excellent et un grand attachement pour toi. Plus je les vois, plus je les aime. Cependant, je ne les gâte pas. Sois bien tranquille pour eux : on suit exactement ce que tu as prescrit pour leur régime et pour leurs études. Lorsqu'ils ont bien travaillé dans la semaine, je les fais déjeûner et dîner avec moi le dimanche. Ce qui prouve qu'ils se

portent bien, c'est qu'on trouve qu'ils ont beaucoup gagné. Napoléon a eu hier un œil un peu enflé d'une piqûre de cousin; il n'en a pas été moins bien qu'à son ordinaire. Aujourd'hui, il n'y paraît presque plus. On ne te l'aurait même pas mandé, si l'on n'était dans l'habitude de te rendre compte exactement de tout ce qui les concerne. Le jour de l'arrivée de M. de Turpin, j'avais reçu de Paris deux petites poules d'or, qui, par le moyen d'un ressort, pondent des œufs d'argent; je leur en ai fait présent de ta part, comme venant d'Aix.

Adieu, ma chère fille; donne-moi de tes nouvelles, et pense à moi, à ta mère qui t'aime tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXVI.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, aux eaux d'Aix en Savoie.

Malmaison, le 6 août 1813.

Les beaux jours de l'été sont enfin venus avec le mois d'août. Je desire qu'ils se soutiennent, ma chère fille; ta poitrine s'en trouvera bien, et les bains en vaudront mieux. Je vois avec plaisir que tu n'as pas oublié les années de ton enfance, et tu es aimable pour ta mère de te les rap-

peler. J'avais raison de rendre heureux deux enfants si bons et si sensibles ; ils m'en ont bien récompensée depuis. Tes enfants feront de même pour toi, ma chère Hortense ; leur cœur ressemble au tien ; ils ne cesseront jamais de t'aimer. Leur santé se soutient à merveille ; ils n'ont jamais été plus frais et mieux portants. Le petit *Oui Oui* est toujours galant et aimable pour moi. Il y a deux jours, voyant partir madame de Tascher, qui va rejoindre son mari aux eaux, il dit à madame de Boucheporn : *Il faut donc qu'elle aime bien son mari pour quitter grand'maman.* Ne trouves-tu pas cela charmant ? Ce même jour-là, il allait se promener au bois du Butard ; dès qu'il a été dans la grande allée, il a jeté son

chapeau en l'air, en s'écriant : *Ah! que j'aime la belle nature!* Il se passe peu de jours sans que l'un ou l'autre ne m'amuse par son amabilité. Ils animent tout autour de moi : juge si tu m'as rendue heureuse en les laissant avec moi : je ne pourrai l'être davantage que le jour où je te verrai toi-même.

Adieu, ma chère fille; je t'aime et t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXVII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Malmaison, ce samedi soir, 1813.

Ma chère Hortense, M. et Mad. de Rémusat sont venus dîner hier à Malmaison; ils m'ont assuré que le Roi Louis avait écrit à l'Empereur pour se raccommoder avec lui en lui disant que, puisqu'il était dans ce moment malheureux, il lui demandait de ne plus le quitter.

C'est très-louable et très-bien à lui assurément ; mais ce retour me fait craindre pour toi de nouveaux tourments, et cette idée m'afflige. Du courage, ma chère fille ; une âme pure comme la tienne finit toujours par triompher de tout. J'ai le plus grand desir de te voir ; j'irai passer la journée de mardi avec toi. Eugène fait sa retraite avec beaucoup d'ordre ; il était, le 29 octobre, à quatre lieues de Trévise. Les Italiens montrent de l'énergie. Puissent mes enfants être parfaitement heureux ! c'est le seul vœu de mon cœur.

Adieu, ma chère Hortense ; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXVIII.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Malmaison...... 1814.

Je t'envoie, ma chère Hortense, ma réponse à la Vice-Reine; si tu la trouves bien, tu l'enverras à Lavalette pour la faire partir. J'ai dit à Auguste ce que je pensais. Je suis convaincue que l'Empe-

reur cédera l'Italie; mais, n'importe ce qui arrivera, notre cher Eugène se sera fait une belle réputation : c'est au-dessus de tout. Fais-moi donner de tes nouvelles; je ne puis te dire combien je suis triste. J'ai tâché, dans ma lettre, de donner du courage à Auguste; mais j'ai bien pris sur moi.

Je t'embrasse tendrement, ma chère Hortense.

JOSÉPHINE.



LETTRE LXIX.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Paris.

Malmaison, le 28 mars 1814.

Ma chère Hortense, j'ai eu du courage jusqu'à ce moment, où je reçois ta lettre. Je ne puis penser sans douleur que je vais me séparer de toi, et Dieu sait pour combien de temps. Je suis ton conseil; je partirai demain pour Navarre. Je n'ai ici que seize hommes de garde, et tous

blessés ; je les garderai, mais, en vérité, je n'en ai pas besoin. Je suis si malheureuse d'être séparée de mes enfants, que je suis indifférente sur mon sort. Je ne suis inquiète que pour toi. Tâche de me donner de tes nouvelles, de me tenir au courant de ce que tu feras, et de me dire où tu iras. Je tâcherai au moins de te suivre de loin.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse bien tendrement.

JOSÉPHINE.



LETTRE LXX.

L'Impératrice Joséphine à sa fille, à Rambouillet.

Navarre, le 31 mars 1814.

Je suis à Navarre depuis hier, ma chère Hortense; j'ai mis deux jours à faire la route, étant venue avec mes chevaux. Je ne puis te dire combien je suis malheu-

reuse. J'ai eu du courage dans les positions douloureuses où je me suis trouvée, j'en aurai pour supporter les revers de la fortune; mais je n'en ai pas assez pour soutenir l'absence de mes enfants et l'incertitude de leur sort. Depuis deux jours je ne cesse de verser des larmes. Donne-moi de tes nouvelles, et de celles de tes enfants; si tu en as d'Eugène et de sa famille, fais-m'en donner. Je crains bien de n'en pas avoir de Paris, attendu que la poste de Paris à Évreux manque; ce qui a donné lieu à beaucoup de nouvelles; entre autres, on a prétendu que le pont de Neuilly était occupé par les ennemis. Ce serait bien près de Malmaison. Mande-moi ce que tu dois faire. On te dit à Chartres; je t'envoie un exprès. Si tu dois res-

ter dans cette ville, il sera facile d'établir entre nous une correspondance qui puisse au moins me procurer de tes nouvelles. Le préfet d'Évreux s'entendrait avec celui de Chartres, pour les moyens de communication : il n'y a que dix-huit lieues d'Évreux à Chartres. Comme tu seras à portée d'avoir des nouvelles sûres, tu pourras me les donner; car j'en recevrai ici de bien incertaines. J'ai été très-bien reçue à Évreux. Les gardes nationales et départementales m'attendaient à Navarre; elles m'ont offert une garde, que je n'ai pas encore acceptée; je n'ai point emmené celle dont le général Ornano m'avait laissé la disposition : elle n'était composée que de seize hommes malades et estropiés.

Adieu, ma chère fille, j'attends ta ré-

ponse pour me consoler. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que tes enfants.

JOSÉPHINE.

Deux jours après le départ de cette lettre, l'Impératrice revit sa fille à Navarre. Sur l'invitation de l'empereur de Russie, elle revint à Malmaison, où elle mourut, dans les bras de ses enfants, le 29 mai 1814.

FIN.

HM



